

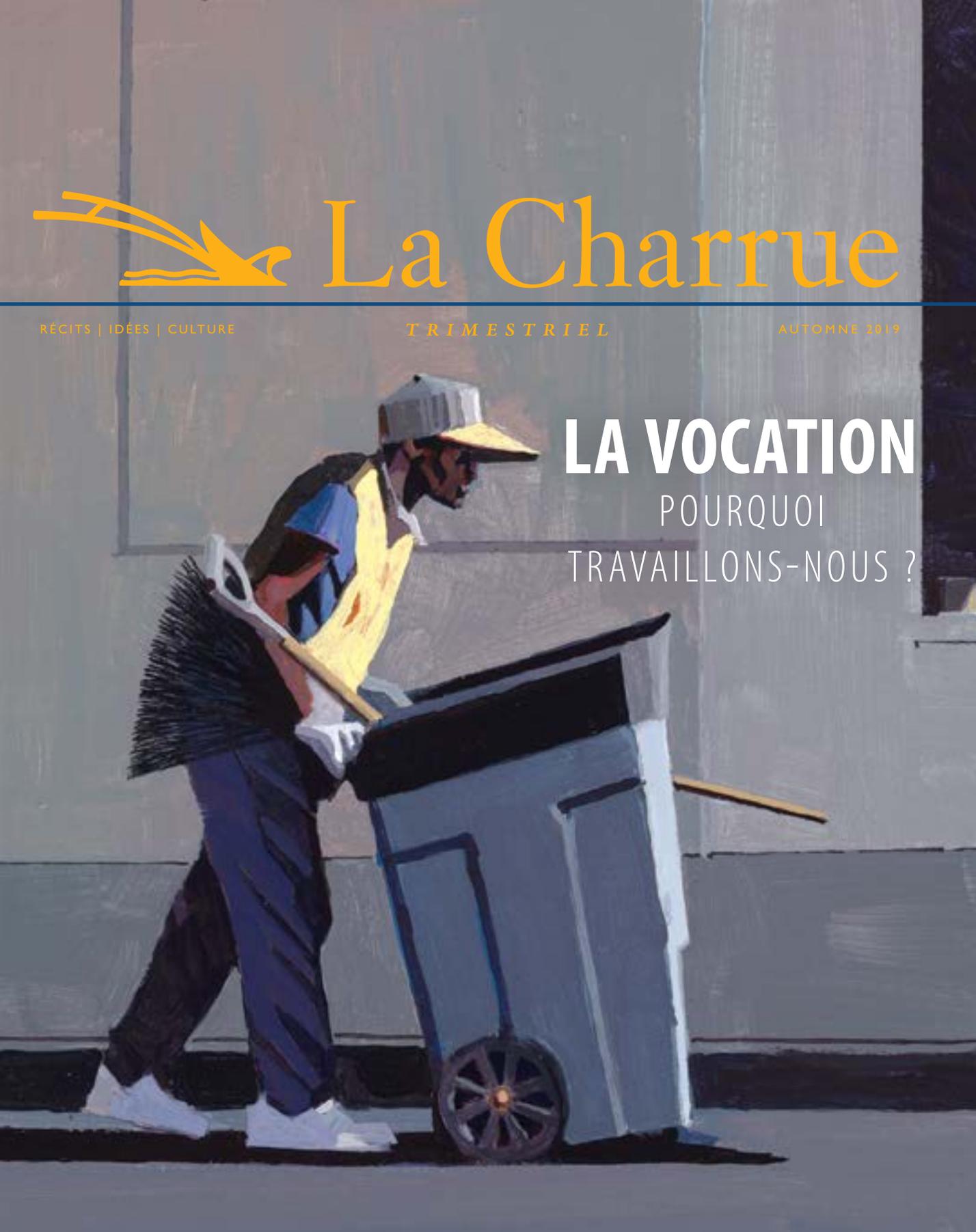


La Charrue

RÉCITS | IDÉES | CULTURE

TRIMESTRIEL

AUTOMNE 2019



LA VOCATION POURQUOI TRAVAILLONS-NOUS ?

Stéphanie Saldaña L'artiste de la mémoire • **Jean Vanier** Un amour difficile
Anne-Sophie Constant • Archbishop Angaelos • Rachel Pieh Jones • Thérèse de Lisieux • Mère Teresa



Mark Freear, *L'aurore*, acrylique sur toile

Mark Freear est un artiste agricole basé à San Luis Obispo, en Californie. À l'aide de peinture acrylique et de toile, il documente la vie des agriculteurs migrants, montrant au monde un peuple que beaucoup ne verraient peut-être jamais autrement. Retrouvez d'avantage de détails sur ses travaux sur freear.com. ➤



La Charrue

LABOURER POUR QUE NAISSE UN MONDE NOUVEAU

Automne 2019, Numéro 4

| | | |
|---|--|----|
| Lettre du rédacteur : Pourquoi travaillons-nous ? | Peter Mommsen | 3 |
| Nos lecteurs nous répondent | | 7 |
| Dossier : La Vocation | | |
| Aperçus sur la vocation | Mère Teresa, Thérèse de Lisieux, Eberhard Arnold | 9 |
| L'enseignement d'un métier | Mario Meier | 10 |
| On ne choisit pas sa vocation – ni son père | Will Willimon | 12 |
| Interview : Moines et Martyrs | Archevêque Angaelos | 24 |
| Essai : L'artiste de la mémoire | Stéphanie Saldaña | 30 |
| Annalena Tonelli | Rachel Pieh Jones | 36 |
| Le langage de la fragilité | Anne-Sophie Constant | 43 |
| Un amour difficile | Jean Vanier | 44 |
| Portefeuille : Icône et miroir | Pola Rader | 47 |
| Portrait | | |
| Précurseur: Mère Marie de Paris | Jason Landsel | 54 |

Artistes : Dean Mitchell, Henri-Edmond Cross, Mark Freear,
Sami Lalu Jahola, Timothy Jones, Paweł Filipczak, Russell Bain

WWW.EDITIONSCHARRUE.COM

Connaître la communauté qui édite *La Charrue*



Le trimestriel *La Charrue* est publié par le Bruderhof, une communauté internationale composée de familles et de célibataires qui cherchent à suivre ensemble Jésus. Les membres du Bruderhof s'engagent radicalement à devenir disciples de Jésus dans l'esprit du Sermon sur la Montagne. Inspirés par l'exemple de l'Église primitive de Jérusalem (Actes 2 et 4), ils renoncent à la propriété privée et mettent tout en commun pour vivre dans le refus de la violence, la justice et le service du prochain, de près ou de loin. La communauté regroupe des personnes issues d'origines diverses. Le Bruderhof comprend vingt-trois implantations, rurales ou urbaines, aux États-Unis, en Angleterre, en Allemagne, en Autriche, en Australie et au Paraguay, pour un total d'environ 2 900 personnes.

Pour en savoir plus ou pour organiser une visite, veuillez consulter le site des communautés du Bruderhof : www.bruderkhof.com/fr ➔

La Charrue présente des histoires, des idées et une culture de manière originale pour inspirer la foi et les actions quotidiennes. Nous partons de la conviction que les enseignements et l'exemple de Jésus peuvent transformer et renouveler notre monde, et cherchons à les appliquer à tous les aspects de la vie, essayant de trouver un terrain d'entente avec tous les hommes de bonne volonté, indépendamment de leurs croyances. Le but de *La Charrue* est de construire un réseau vivant de lecteurs, de collaborateurs et de pratiquants afin que, pour reprendre Hébreux, nous puissions « nous encourager les uns les autres vers l'amour et les bonnes actions ».

La Charrue inclut des contributions que nous croyons dignes d'intérêt pour nos lecteurs, que nous soyons ou non entièrement d'accord avec eux. Les opinions exprimées par les contributeurs leur appartiennent et ne reflètent pas nécessairement la position éditoriale de *Plough* ou des communautés du Bruderhof.

Éditeur : Peter Mommsen. Éditeurs principaux : Veery Huleatt, Sam Hine. Rédacteur en chef : Caitrin Keiper. Directeur de la rédaction : Shana Goodwin. Rédacteurs en chef adjoints : Susannah Black, Maureen Swinger, Ian Barth. Éditions internationales : Daniel Hug (allemand), Chungyon Won (coréen), Allen Page (français). Concepteurs : Rosalind Stevenson, Miriam Burleson. Directeur de création : Clare Stober. Réviseurs de copie : Wilma Mommsen, Mary Catherine Ausman. Contrôle des faits : Emmy Barth Maendel. Directeur Marketing : Trevor Wiser. Éditeur fondateur : Eberhard Arnold (1883-1935).

La Charrue, N° 4 : *La vocation*, extrait traduit de la publication *Plough Quarterly* No. 22 : *Vocation*, © 2019 par *Plough Publishing House*. Tous droits réservés.

Publié par *Plough Publishing House*, ISBN : 978-0-87486-329-1
Copyright © 2019 par *Plough Publishing House*. Tous droits réservés.

Première de couverture : *Travailleur de l'assainissement* par Dean Mitchell ; image utilisée avec la permission du doyen. Quatrième de couverture : *Automne sur le Loch*, photographie de Russell Bain ; image utilisée avec permission. Deuxième de couverture : *L'aurore*, de Mark Freear ; image utilisée avec permission.

Siège Principal

PO Box 398
Walden, NY 12586 USA
+1 845 572 3455
info@plough.com

Royaume-Uni

Brightling Road
Robertsbridge TN32 5DR
+44 (0)1580 883 344
charrue@ccimail.co.uk

Allemagne

Talweg 18 / Grafe Haus
07639 Bad Klosterlausnitz
+49 (0)3 6601 922 5431
holzland@bruderkhof.com

Australie

4188 Gwydir Highway
Elsmore NSW 2360
+61 (0)2 6723 2213
info.aus@plough.com

La Charrue (ISSN 2632-6043) est publiée par *Plough Publishing*. Faites-nous part de votre changement d'adresse à *La Charrue*, *Plough Publishing House*, Robertsbridge TN32 5DR Royaume-Uni. Abonnement gratuit en navigant sur la page Web www.plough.com/sabonner-la-charrue. Désabonnement en écrivant à charrue@ccimail.co.uk.



Pourquoi travaillons-nous ?

PETER MOMMSEN

Cher lecteur,

NOUVEAU VENU EN ALLEMAGNE, je n'étais pas préparé à endosser l'uniforme de la guilde des couvreurs. Plusieurs de mes compagnons de travail le portaient, malgré le soleil de plomb d'août : chemise blanche, gilet à huit boutons, pantalons en velours côtelé noir avec poches de menuisier et fermetures éclair doubles bien en vue. « Les gens normaux portent ça ? », me suis-je demandé en transportant des piles de carreaux de céramique jusqu'à l'endroit où un pignon était en cours de restauration. Même en T-shirt et jeans, c'était déjà un dur labeur : cadences rapides et pas le temps de se raconter des blagues.

C'était en 2004, et ma femme et moi, nouvellement mariés, étions arrivés de New York à Dresde, quelques jours auparavant. Nous vivions chez un ami qui rénovait sa villa centenaire, et j'ai proposé d'aider les couvreurs pendant l'été. D'après ce que j'avais vu des entreprises de toiture aux États-Unis, je m'attendais à trouver une équipe de coupeurs de coins, avec des employés mal formés travaillant pour un faible salaire.

Au lieu de cela, je me suis retrouvé à travailler avec une entreprise familiale – avec maîtres, compagnons et apprentis –, qui affichaient tous ouvertement leur pitié de toute personne n'étant pas couvreur. Même pour un non-couvreur, c'était convaincant.

Non pas que les relations de travail dans cette équipe aient été toutes empreintes d'une joyeuse camaraderie, ou que le salaire était particulièrement bon. Les compagnons de la région, apprendrais-je, ne gagnaient généralement que sept à huit euros de l'heure, même avant impôts. Mais les couvreurs étaient fiers : d'un travail acharné, d'un travail accompli selon des normes exigeantes, d'un métier aux traditions et à la dignité bien établies. Pour ces hommes, l'honneur revenait à ceux qui transpirent sur les échafaudages, et non aux professionnels en col blanc dont ils construisaient ou réparaient les maisons. Sur le chantier, la hiérarchie capitaliste s'est temporairement renversée : l'artisan, et non le client, était roi. Il faut être un VIP, après tout, pour avoir le culot de porter des pantalons à double fermeture éclair.

Ces couvreurs me sont revenus à l'esprit alors que je lisais *Bullshit Jobs*, livre récent de David Graeber, professeur d'anthropologie à la London School of Economics. Selon M. Graeber, une grande partie des emplois d'aujourd'hui exigent d'effectuer des tâches que les employés eux-mêmes jugent inutiles. Il rapporte que dans un sondage YouGov de 2015, 37 % des Britanniques ont déclaré que leur emploi n'ap-



portait pas au monde une contribution significative ; dans une autre enquête, 40 % des travailleurs néerlandais estimaient également que leur emploi ne leur offrait pas de bonnes raisons d'exister. Quels sont ces emplois socialement inutiles ? La plupart d'entre eux, affirme M. Graeber, ont trait de fonctions administratives, de gestion, dans un bureau, le secteur des services et de

la vente, télémarketing entre autres – des secteurs du marché du travail qui, à eux tous, sont passés du quart de l'emploi total en 1910 aux trois quarts en 2000. Au moyen de douzaines d'entretiens approfondis, Graeber soutient que les travailleurs qui jugent leur emploi sans valeur ont probablement raison.

L'uniforme noir de la guilde des menuisiers allemands, dont les couvreurs, remonte au XIXe siècle.

Que la thèse globale de Graeber se vérifie ou non, les personnes interviewées expriment avec force une aspiration grandissante dans le monde développé : le désir de faire un travail qui ait du sens est une finalité. Selon une étude réalisée en 2018 par le Harvard Business Review auprès des travailleurs américains, neuf répondants sur dix ont déclaré être prêts à renoncer à une partie de leur salaire pour faire un travail porteur de davantage de sens ; seulement un sur vingt considère son emploi comme aussi impératif que possible. Les auteurs de l'étude considèrent ce résultat comme une occasion unique pour les managers : si vous trouvez le moyen de donner aux employés l'impression que leur travail a un sens – en mettant par exemple sur pied des projets socialement responsables et des concours de développement durable ! – ils travailleront volontiers plus, pour moins cher.

Marx a décrit l'aliénation du prolétariat industriel par rapport à leur travail ; cette nouvelle aliénation touche aussi les cols blancs. Claudio Oliver, agriculteur brésilien à Curitiba, m'a raconté que des dizaines de professionnels, la plupart dans la vingtaine, viennent chaque mois visiter le jardin urbain et la boulangerie qu'il a contribué à créer. Quel est le profil des personnes qui viennent à lui ? « C'est typiquement un jeune homme ou une jeune femme qui se rend un jour à son travail de bureau, en open-space, et regarde par la fenêtre travailler l'équipe d'aménagement paysager. Il se dit : « Ça alors ! Je donnerais cher pour être le type qui conduit la tondeuse à gazon au lieu de faire mon boulot ». Beaucoup de visiteurs finissent par prendre un congé sabbatique de quelques semaines voire de quelques mois, pour apprendre à cultiver les légumes, élever des chèvres et faire dorer du pain au levain ; plusieurs sont devenus membres permanents de la communauté qui gère la ferme.

LA VOCATION, L' « APPEL », est la réponse que donne le christianisme protestant lorsqu'on lui demande ce qui donne un sens à notre travail. La vocation résume l'une des idées marquantes de la Réforme : chaque personne est appelée par Dieu à servir le bien commun dans son activité particulière. Aujourd'hui, c'est un thème fondamental pour les auteurs chrétiens, pasteurs de jeunes, coaches de vie et conférenciers : « Tout le monde a reçu une vocation de la part de Dieu. Quelle est la vôtre ? » Votre vocation, évidemment, c'est pratiquement n'importe quel métier : infirmière, guide en milieu sauvage, calligraphe, missionnaire, activiste, investisseur en capital risque, politicien, que sais-je...

Comment connaître votre propre vocation ? « Un appel, c'est simplement une sorte de force d'attraction sentie dans nos cœurs et exercée par Dieu envers une activité particulière », conseille le magazine *Relevant*. « Suivez votre passion », recommande la publication en ligne *Theology of Work*, prenant ainsi à son compte une devise séculière. Voici une façon plus poétique de dire la même chose, celle du théologien presbytérien Frederick Buechner : Une vocation, écrit-il dans son livre *Wishful Thinking: A Theological ABC*, publié en 1973. C'est « le lieu où se rencontrent votre joie profonde et un besoin profond du monde ».



C'est aussi palpitant que tomber amoureux. Vocation : le coup au cœur que vous ressentez à la foire des carrières universitaires, en passant devant ce stand particulier – et tout cela pour la plus grande gloire de Dieu !

Mais ces concepts de si haute volée laissent de côté la plus nombreuse partie de l'humanité. Ce n'est pas avec une joie profonde que les gens se font engager pour travailler dans un motel, un supermarché ou un centre d'appels, et encore moins dans des ateliers clandestins ou comme travailleurs agricoles migrants. Pourtant, chaque jour, des millions de personnes sont affectées à de tels emplois. Suivre sa passion n'est pas non plus un choix accessible à ceux qui sont empêchés de travailler en raison d'un handicap, d'une maladie mentale ou d'un traumatisme. La vocation est-elle donc réservée aux seules personnes compétentes, instruites et talentueuses ?

Pas selon la conception originale de la Réforme, qui était à la fois plus profonde et plus réaliste que beaucoup de discours contemporains sur la vocation. Au XVI^e siècle, Martin Luther commença à revisiter un verset de l'apôtre Paul : « Que chacun demeure dans la vocation où il a été appelé » (1 Co 7, 20). Luther s'empara du mot « appel » et lui donna un sens plus large que ne lui avait jamais donné l'Église médiévale, qui mettait l'accent sur les appels spéciaux des prêtres et des religieux monastiques. L'appel d'une personne, disait-il, c'est simplement de faire sa vocation de ce qu'il fait à n'importe quelle étape de sa vie ; c'est sa vocation tout simplement parce que c'est l'endroit où Dieu, par sa providence, l'appelle à aimer son prochain. Bricoleur, tailleur, soldat, marin sont toutes des vocations ordonnées par Dieu, et donc d'égale valeur. Aussi subalterne que soit l'emploi, c'est une vocation sacrée par laquelle Dieu agit dans le monde. « Dieu trait les vaches au moyen de la vocation des ouvrières de la laiterie », comme le dit Luther.

La vision de la vocation défendue par Luther s'avérerait une puissance libératrice, donnant une dignité nouvelle aux travaux des paysans et des artisans ordinaires. Affinée par Calvin, elle remodelerait une grande partie de l'Europe ; en fait, comme l'a affirmé Max Weber, l'idéal protestant de vocation, qui met l'accent sur une forte éthique du travail et un dévouement ascétique à la discipline de son métier, a

contribué à l'essor du capitalisme.

C'est dans ce contexte que des écoles « professionnelles » existent aujourd'hui. On y enseigne la plomberie ou la soudure, et non les pratiques spirituelles. C'est la raison pour laquelle les Constitutions de plusieurs nations garantissent la liberté de suivre sa vocation comme un facteur essentiel à la dignité humaine. Et cela explique probablement – au-delà des vicissitudes de l'histoire – la fierté des couvreurs allemands en velours côtelé avec lesquels j'ai travaillé à Dresde. Comme Luther – qui a longtemps fait de cette région d'Allemagne sa patrie – aurait-il pu le dire, Dieu construit les toits grâce à la vocation des couvreurs.

QUELLES QUE SOIENT LES VERTUS de l'idéal, le protestant de vocation, cependant, souffre d'un grave défaut : s'il se prétend conforme à l'enseignement du Nouveau Testament, c'est à tort. Luther illustre très clairement ce défaut en poussant le raisonnement à l'extrême. À ses yeux, *tout travail* – et pas seulement l'agriculture ou l'artisanat – exprime la volonté de Dieu ; il y a beaucoup de vocations possibles. Par exemple : « Si vous constatez une pénurie de bourreaux... et que vous trouvez que vous êtes qualifié, vous avez le devoir d'offrir vos services. » Il ajoute : « Car la main qui manie cette épée et tue avec elle n'est pas celle de l'homme, mais celle de Dieu ; et ce n'est pas l'homme, mais Dieu, qui pend, torture, décapite, tue et combat. Ce sont les œuvres et jugements de Dieu. »

Aucun bourreau n'est donc laissé pour compte par cette théologie de la vocation. Pourtant, il est difficile d'imaginer quoi que ce soit de plus contraire à l'esprit du Jésus des Quatre Évangiles ou, d'ailleurs, du reste du Nouveau Testament.

Quand les écrivains du Nouveau Testament utilisent les mots comme *vocation* ou *appel*, ils ne se réfèrent jamais au travail, encore moins à un métier ou une profession en particulier. Comme Will Willimon l'explique (page 14), le Nouveau Testament ne connaît

Les travailleurs qui croient que leur travail ne vaut rien ont probablement raison.



qu'une seule forme de vocation : celle de disciple. Et le discipulat est bien plus susceptible de signifier quitter père et mère, sa maison et sa terre, que d'embrasser son identité de pêcheur ou de percepteur d'impôts.

**La plupart
d'entre nous
préféreraient
suivre Luther en
nous contentant
d'un simple
apologie du
statu quo.**

Elle exige de sacrifier ce que nous désirons naturellement. « Quand le Christ appelle un homme, dit Bonhoeffer, il lui ordonne de venir mourir. »

Certes, cette façon de parler de vocation n'est guère tendance. La plupart d'entre nous préféreraient suivre Luther en nous contentant d'une apologie du statu quo, malgré toutes les contradictions qui pourraient en découler. Quand d'autres ressentent le tourment d'un vide flagrant dans leur vie – quand

ils sentent l'aliénation qu'entraîne le travail et la vie au sein d'un ordre social injuste – nous voudrions bien appliquer sur leurs blessures le baume apaisant de la vie chrétienne, en leur assurant que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles !

Or, c'est précisément le statu quo que le Christ est venu abolir : « Voici, je fais toutes choses nouvelles » (Ap 21:5). En lieu et place, il a apporté la seule véritable vocation, l'appel à une vie ordinaire renouvelée, entièrement modelée par l'amour, telle qu'il la décrit dans le Sermon sur la montagne. Comme l'a écrit David Bentley Hart dans notre numéro d'été 2019, intitulé *Au-delà du capitalisme* : « Les chrétiens sont ceux qui... n'ont plus le loisir d'imaginer ou désirer un ordre

social, politique ou économique autre que la *koinonia* de l'Église primitive, aucune autre morale communautaire que l'anarchie de l'amour chrétien ».

Ce numéro de *La Charrue* vise à se mettre à l'écoute des gens qui ont vécu leur vie avec ce sens-là de la vocation. Une telle vie exige l'abnégation et la volonté de reconnaître tant ses propres forces supposées que ses faiblesses, comme l'a fait le philosophe moral canadien, Jean Vanier (page 43). Il s'agit d'un engagement à vie envers une Église de chair et de sang, comme l'évoque l'archevêque copte Angaelos (page 24). Cela peut même exiger d'être prêt à sacrifier sa vie, comme ce fut le cas d'Annalena Tonelli, humanitaire italienne pionnière du traitement de la tuberculose dans la Corne de l'Afrique (page 36).

Or, comme en témoignent aussi ces histoires, c'est une vocation qui apporte une joie plus profonde que toute autre voie choisie par soi-même. Les nombreux membres de notre société qui s'indignent de l'inutilité de leur travail ont quelque chose en tête : ils ont été créés, comme nous, pour découvrir objectif et sens supérieurs – la fameuse « condition de simplicité totale » chère à T. S. Eliot qui « ne coûte pas moins que tout ce que nous avons et sommes ». Ce n'est pas trop cher payé.

Salutations chaleureuses,

Peter Mommsen, *Rédacteur en chef*

Traduit de l'anglais par Dominique Macabie

Remerciements

Grâce à notre pasteur de Villefontaine en Isère, j'ai eu connaissance de votre revue *La Charrue*. Je m'y suis abonnée. Je l'ai lue, relue, surlignée et prêtée autour de moi. Chrétienne depuis très longtemps. Je voudrais, si cela est possible, en recevoir par la poste plusieurs exemplaires, y compris les deux premiers numéros, afin de les partager. Je vous remercie vraiment du fond du cœur pour votre engagement radical envers Jésus.

Jacqueline Lisimaque, Saint-Hilaire-de-la-Côte

Au-delà du capitalisme

Le dernier numéro de la revue *La Charrue* (*Au-delà du capitalisme*, été 2019) m'a beaucoup épaté. La question du capitalisme, de la propriété et de la communauté y est bien développée. La notion de propriété pose problème dans le monde où nous vivons. Un changement de mentalité est nécessaire car sans esprit de communauté, les gens tendent à s'exclure mutuellement. Comment y arriver ?

Si tout le monde pouvait comprendre la joie de donner et/ou d'aider les autres, alors pourrait aussi se développer le principe – selon la formule du théologien Africain John Mbiti –, « nous sommes, donc je suis ». Le monde aurait alors une nouvelle couleur. Et cela aura de la valeur si c'est une habitude/vie développée non seulement pour plaire aux humains, mais surtout pour glorifier Dieu.

Simon Mastaki, République Démocratique du Congo

À propos de « L'économie de l'amour », de Peter Mommsen (été 2019) : Ce numéro de *La Charrue* n'était rien moins qu'une voix prophétique, qui s'insurgeait contre Mammon dans un contexte sauvage et tortueux. Je vous en remercie.

Nous avons senti une tension intéressante entre l'éditorial d'introduction – qui rejetait l'intégrisme, soulignant les « inconvénients inhérents à toute tentative d'assurer le bien commun par la coercition de l'État » –, et le rappel de David Bentley Hart, affirmant que « les

communautés intentionnelles/confessionnelles, de taille réduite, qui pratiquent un collectivisme chrétien sous une forme ou une autre, sont sans doute très utiles... mais peuvent également s'avérer être une grande source d'égarement. Notamment, on aurait tort d'y voir une concrétisation suffisante de l'idéal de vie chrétienne : ces communautés sont en effet isolées de l'ordre politique global, mais également dépendantes de lui ».

Nous sommes des intégristes/intégralistes catholiques et distributistes radicaux. À ce titre, nous sommes très intéressés de voir comment des communautés intentionnelles fondées sur les vertus chrétiennes peuvent se construire ; et aussi se développer, soutenir et interagir avec les mouvements politiques populaires. Le Bruderhof est une source d'inspiration pour les aspirations communautaires de nombreux catholiques ; nous espérons de même que l'enseignement social de notre Magistère pourra servir à toutes les personnes de bonne volonté.

En ces temps troublés, on est inévitablement amené à soulever des questions fondamentales sur la politique, le libéralisme et le christianisme. Nous nous réjouissons de savoir qu'un prochain numéro de *La Charrue* sur ces sujets pourrait nous fournir de précieux éclairages.

Nous apprécierions également qu'une prochaine publication traite des aspects pratiques de la construction de communautés intentionnelles : comment les budgets sont-ils équilibrés, les ressources allouées, le travail accompli, les problèmes résolus et les enfants élevés ?

Plus important encore, comment naissent ces communautés ? On peut se poser la question, surtout dans un monde où tant de familles et congrégations chrétiennes, en proie à des difficultés économiques, rendent aussi hommage à Mammon. Avant même d'envisager la création de ce type de communautés, il faudrait commencer par les réévangéliser ?

Nous sommes impatients de lire les numéros à venir : il faudra déployer des trésors d'imagination pour concevoir une culture, une économie et une

Vos courriers à la rédaction sont les bienvenus. Par souci de clarté et de concision, les lettres ainsi que les commentaires sur le web sont susceptibles d'être modifiés, et peuvent être publiés sur tout support. Merci de bien vouloir envoyer vos courriers à charrue@ccimail.co.uk, en mentionnant votre nom et adresse. Traduit de l'anglais par Dominique Macabie.

politique chrétiennes, qui transcendent le capitalisme. Votre travail nous apporte de précieux compléments.

*Thomas Hackett, cofondateur du réseau Tradistae,
Lancaster, Pennsylvanie*

Les éditeurs répondent : *nous remercions Thomas Hackett pour ses judicieuses questions. Dans le numéro du printemps 2020 de La Charrue, nous prévoyons d'insister sur le rapport entre foi et politique.*

Les marchés peuvent-ils être moraux ?

À propos de l'article de David Bentley Hart, « Qu'y a-t-il au-delà du capitalisme » (été 2019) : je suis reconnaissant envers Hart de sa critique acerbe d'une approche amoralisée de l'économie qui ne respecte ni le Créateur, ni les humains, ni l'environnement. Néanmoins, je ne sais pas si l'analyse de Hart donne une description incontestable du capitalisme, étant donné qu'Adam Smith, le prétendu père du capitalisme, refusait lui aussi une économie amoralisée. En effet, l'argument de *La Richesse des Nations* repose sur un concept autrefois répandu parmi les conceptions chrétiennes de l'économie : celui du juste prix. Smith considère immoral le fait suivant : les capitalistes, quand ils limitent l'offre et font ainsi monter les prix, instrumentalisent le pouvoir de l'État à des fins d'enrichissement personnel. Le capitalisme, tel que conçu par Smith, est un projet moral.

Terminologie mise de côté, Hart ne propose rien de concret en termes de politique chrétienne pertinente de nos jours. En rejetant le matérialisme inhérent au capitalisme, il perd totalement de vue les réalités matérielles et s'en tient donc à des considérations éthérées.

C'est à juste titre que Hart critique la cupidité débridée omniprésente dans notre ordre économique actuel ; il y discerne la contradiction principale ancrée au cœur du capitalisme : des désirs infinis associés à des ressources finies permettront à tous de consommer. On pourrait espérer voir nos désirs non seulement limités, mais réorientés : le but étant de réformer, radicalement et de l'intérieur, les échanges économiques, en faisant correspondre notre consommation à notre véritable objectif. Au lieu de cela, Hart assimile une caractéristique accidentelle de notre ordre économique – la soif insatiable de biens matériels – à un phénomène consubstantiel, même s'il accorde peu

d'attention aux limites matérielles lorsqu'il s'agit de répartir les biens économiques. Une générosité extrême envers l'étranger, si cela revient à négliger sa propre famille ou ses voisins, s'avère une injustice. De même, l'anarchie quant à nos obligations envers autrui, loin d'être une vertu, constitue un vice. Même débarrassés de l'individualisme et du désir de possession, nous nous débattons encore avec la finitude de notre planète.

Hart nous rappelle opportunément que « la *koinonia* complète du corps du Christ n'est pas qu'une alternative à envisager parmi tant d'autres tout aussi plausibles ». La seigneurie de Christ est universelle. Pourtant, si l'on prend en compte l'existence humaine concrète, on constate que l'ordre social n'est pas uniforme ; nous nous inscrivons plutôt dans une multiplicité de sociétés aux fins diverses. N'abaïssons pas l'Église au niveau de ces autres sociétés et reconnaissons plutôt que le monde entier n'est pas l'Église ; de même que le monde entier n'est pas la famille, sauf au sens analogique. Le communisme convient bien à la famille, et il peut être bon pour l'Église – mais je crains qu'il ne réussisse pas aussi bien dans de plus vastes sphères.

John Buchmann, Philadelphie, Pennsylvanie



MÈRE TERESA

NOTRE VOCATION N'EST AUTRE que d'appartenir au Christ. Le travail que nous accomplissons n'est qu'un moyen pour traduire dans nos actes notre amour du Christ.

Toutes les congrégations religieuses – prêtres, religieuses, jusqu'au Saint Père – toutes ont la même vocation : appartenir à Jésus. « Toi que j'ai choisi » – voilà notre vocation. Les moyens que nous employons, la façon dont nous utilisons notre temps, peuvent différer. Les actes par lesquels nous manifestons notre amour pour Jésus ne constituent qu'un moyen, comme peut l'être un vêtement. Je m'habille ainsi, et toi, ainsi : c'est un moyen. Mais une vocation n'est pas un moyen. La vocation, pour un chrétien, c'est Jésus.

Nous avons tous été appelés par Dieu. En tant que missionnaires, nous devons être des messagers de l'amour de Dieu, prêts à partir à la hâte, comme Marie lors de la visitation, à la recherche des âmes ; nous devons être des cierges incandescents qui transmettent la lumière à tous les hommes ; être le sel de la terre ; être des âmes consumées par un seul désir : Jésus.

THÉRÈSE DE LISIEUX

J'OUVRIS UN JOUR les Épîtres de Saint Paul afin de trouver quelque réponse à mon tourment. Les chapitres 12 et 13 de la première épître aux Corinthiens me tombèrent sous les yeux.... J'y lus que tous ne peuvent être à la fois apôtres, prophètes, docteurs ; que l'Église est composée de différents membres et que l'œil ne saurait être en même temps la main. La réponse était claire, mais ne comblait pas mes désirs et ne me donnait pas la paix que je cherchais. « M'abaissant alors jusque dans les profondeurs de mon néant je m'élevais si haut que je pus atteindre mon but » (Saint Jean de la Croix).

Sans me décourager, je continuais ma lecture et ce conseil me soulagea : « Aspirez aux dons les meilleurs. Je vais encore vous montrer la voie par excellence » (1 Cor. 12 : 31). Et l'Apôtre explique comment tous les dons les plus parfaits ne sont rien sans l'Amour...

Alors, dans l'excès de ma joie délirante, je me suis écriée : « Ô Jésus, mon Amour ! Ma vocation, enfin je l'ai trouvée. Ma vocation, c'est l'amour ! Dans le cœur de l'Église, ma Mère, je serai l'AMOUR... ainsi je serai tout. »

EBERHARD ARNOLD

AIMER, C'EST TRAVAILLER – œuvrer à quelque chose de concret, d'ardu, qui sollicite le corps et l'esprit, le cœur et l'âme.

Le royaume de l'amour doit être aussi un royaume du travail. Le travail véritablement désintéressé, qu'anime l'esprit de fraternité, sera la marque du futur, l'essence de l'humanité à venir. Cet esprit de travail que nous avons perdu, le travail perçu comme une réalité vivante, le travail dans le dévouement et l'amour enthousiaste les uns pour les autres – voilà l'essence fondamentale du futur. La joie d'être ensemble se manifestera dans la joie au travail.

Comme elle est loin d'une telle conception du travail, l'humanité d'aujourd'hui ! Et puisqu'aujourd'hui, nous n'avons qu'une perception incertaine des possibilités qu'offre la vie en communauté, notre esprit est sans cesse troublé par le pessimisme.

Mais une chose est sûre : ces possibilités ne relèvent pas d'un futur fantasmagorique et inatteignable. Bien au contraire, c'est la réalité discrète que vit une église en train d'émerger aujourd'hui... C'est là le mystère de l'Église naissante, qui germe et s'épanouit parmi nous dans le secret : il est déjà possible, chez nous comme partout ailleurs, de vivre et de travailler dans la communion avec l'Esprit. ➤

Traduit de l'anglais par Bríd Kehoe

Sources : Mère Teresa, *Il n'est de plus grand amour* ; Thérèse de Lisieux, *Histoire d'une âme*, chapitre 11 ; Eberhard Arnold, *Orbis*, 2005 (ouvrage non traduit), 83-84.

Henri-Edmond Cross, *La ferme, soir*, huile sur toile, 1893





L'enseignement d'un métier

De la liaison des métaux au lien intergénérationnel

MARIO MEIER

ENFANT, J'ÉTAIS EN ADMIRATION devant les compétences en soudure de mon Oncle Danni. Il y avait quelque chose qui me fascinait dans le fait de lier définitivement deux pièces de métal, comme le crépitement de l'arc électrique ou l'intensité de la lumière bleue qu'il m'était interdit de regarder. C'était à la fin des années 70 durant ce qu'on appelait alors « la crise du pétrole ». Mon oncle concevait et fabriquait des chaudières à bois pour les foyers de la communauté Bruderhof, où il vivait dans le Nord de l'état de New York. C'était un autodidacte, qui aimait aussi fabriquer ses propres gonds et verrous. En le regardant, je sus alors que je voulais souder.

Durant ma deuxième année d'étude, je suivis un stage de formation professionnelle en soudure. Mon formateur avait derrière lui des années d'expérience

à la « Ville d'Acier » et un tas d'histoires faisant froid dans le dos sur les dangers inhérents au travail du métal. Nous apprîmes tous les types de soudures et nous entraînâmes dans toutes les positions car le défi auquel fait face le soudeur est de conquérir la gravité pour faire en sorte que le métal liquide reste exactement là où il le désire. Chaque fois que j'avais maîtrisé un type de jointure et obtenu l'approbation de mon professeur quant à la forme et la technique, j'avais un sentiment de fierté. Une soudure, c'est comme votre propre signature. Quand Keats écrivit « une chose de beauté est une joie éternelle », il ne pensait pas à la soudure parfaite, certes, mais il aurait bien pu.

L'été suivant mon oncle m'invita à New York et nous fabriquâmes et soudâmes ensemble une grande chaudière à bois. J'avais acquis mes qualifications de

Mario Meier est professeur au Mount Academy, Esopus, dans l'État de New York, un lycée privé tenu par les communautés Bruderhof.

soudeur et il me faisait confiance. Avec douceur, à sa manière, il m'enseignait bien plus que la soudure : l'éthique au travail, l'entrée dans l'âge d'homme, la vie même. Je ne soudais plus juste pour m'entraîner : chaque joint que je soudais sur une chemise d'eau ou un échangeur de chaleur devait passer le test d'un essai sous pression. Oncle Danni me mettait à l'épreuve et j'aimais ce défi.

Après le lycée, je suivis pendant une année des cours de technique d'usinage dans un « community college » au nord de Pittsburgh. Puis je rejoignis les communautés Bruderhof où je fus employé dans l'entreprise communautaire, la Rifton Equipment, qui fabrique du matériel thérapeutique pour les personnes handicapées. Je devins Formateur Soudeur. Depuis lors, même après avoir évolué vers d'autres emplois, m'être marié et avoir élevé une famille de quatre enfants, je continue à me servir de ce que j'ai appris en soudure, pour effectuer des créations durant mes heures de loisir.

J'ai bouclé la boucle il y a deux ans : j'enseigne maintenant en formation professionnelle de soudure au lycée Bruderhof Mount Academy, à Esopus dans l'état de New York. Un garage en briques rouges, bâti il y a plus de cent ans, a été rénové en un magnifique atelier.

C'est l'occasion pour moi de transmettre mon métier. Chaque étudiant intégrant le cours vient avec des aptitudes différentes mais tous ont en commun la motivation d'acquérir le même savoir-faire que celui qu'on ma transmis il y maintenant bien des années. Les plus belles soudures de précision sont faites en créant d'abord un arc avec une électrode tungstène puis en tamponnant précisément une baguette de remplissage pour la soudure finale. Ces soudures TIG, faites la



plupart du temps sur de l'aluminium ou de l'acier, sont le genre de soudures précises, aux ondulations uniformément réparties que vous verrez sur un VTT bien fabriqué. Elles ont un éclat particulier. Quand les élèves maîtrisent les valeurs optimales de vitesse de la torche et de quantité de métal, ils sont impatients de retirer leur masque de soudure pour voir leur art.

Le semestre dernier, cinq de nos étudiants en soudure niveau deux ont participé à une compétition organisée par la New York State Skills USA. Un des élèves a fait une superbe sculpture d'une créature mythologique, l'art étant un autre débouché créatif de ce qu'ils apprennent. Un autre élève s'est très bien classé dans la compétition individuelle et notre équipe de trois étudiants a décroché le bronze en soudant un poêle hexagonal.

Avant le passage du diplôme, chaque étudiant crée une plaque nominative qui est fixée sur notre tableau d'honneur. Ils emportent aussi avec eux les leçons que j'ai apprises de mon Oncle Danni mort l'année dernière : l'autodiscipline, la fierté d'un travail exigeant, la dignité d'un métier qualifié et la réelle appréciation d'une belle ligne de soudure. ➤

Traduit de l'anglais par Pierre Kehoe.

*En haut :
Mario Meier
En bas : Les
outils du
métier*



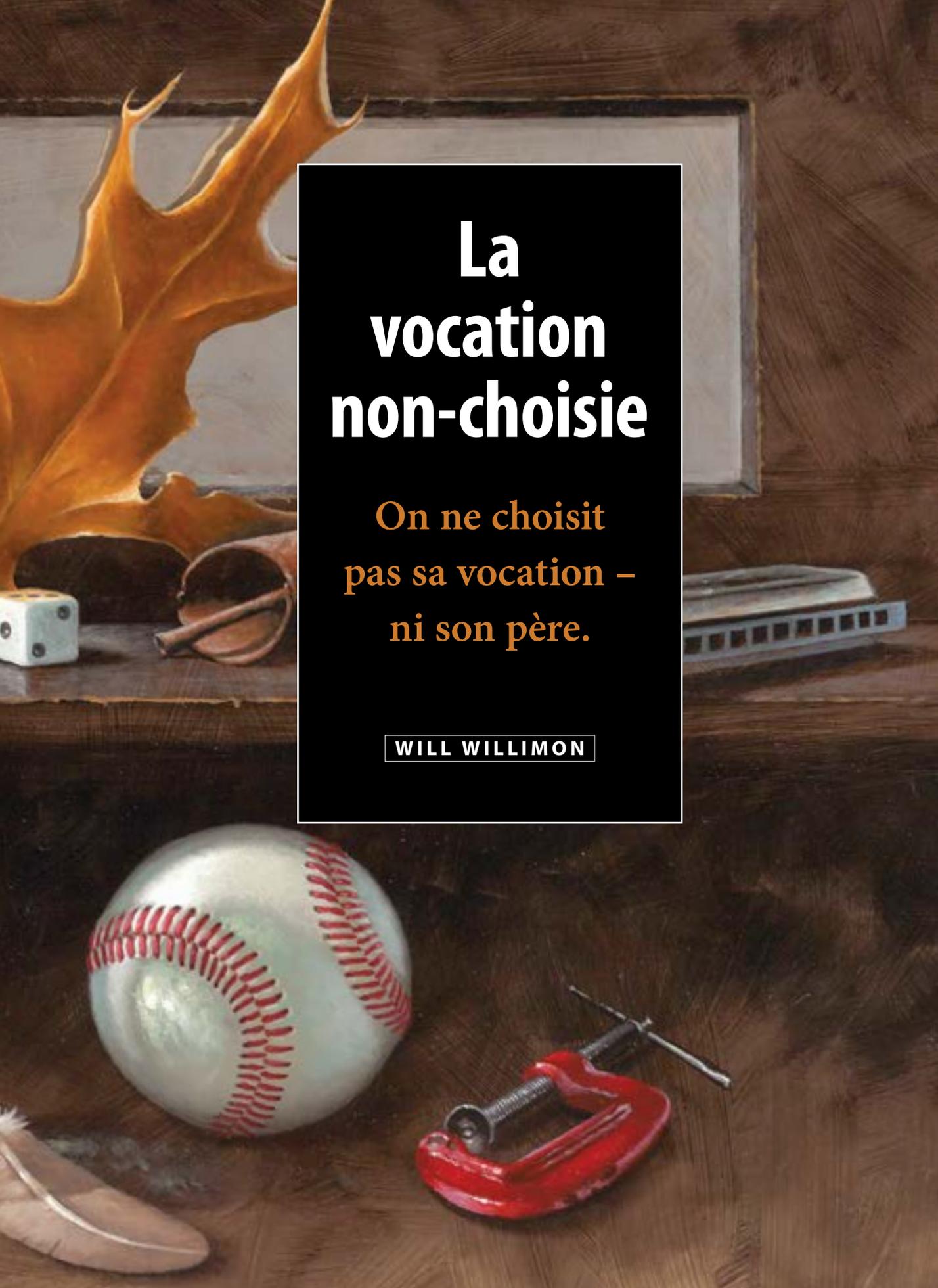


Pilsener Beer

كوكاكولا
Coca-Cola

KitKat

T. JONES



La vocation non-choisie

On ne choisit
pas sa vocation –
ni son père.

WILL WILLIMON

PARMI LES CHOSES IMPORTANTES dont on ne parlait jamais lors du déjeuner dominical chez les Willimons, il y avait le sujet embarrassant de mon père.

« Que dois-je dire quand on me demande “où est ton père ?” » demandais-je.

La réponse la plus détaillée de ma mère fut : « Dis simplement que ton père n’habite plus ici. » *Soulagement : il y eut au moins un temps où j’avais un père.*

J’essayais d’extraire de ma mémoire des lambeaux de souvenirs. Je me vis grimper sur les genoux d’un homme et le regardant remplir sa pipe de tabac. Il y avait aussi le picotement des favoris. Et une chose encore : j’étais dans l’épicerie Skelton avec un homme à la pipe. Il prenait un coca frais du réfrigérateur et me le tendait.



Tous les croquis au crayon sont effectués par l’auteur

Voyant cela, quelqu’un dans le magasin avait demandé : « Un “Coakercoler” pour ton petit fils, hein, Bob ? »

Et l’homme qui m’avait donné la boisson répondit : « Va au diable. C’est mon *fil* ! »

En dehors de ça, rien.

Il y avait un humidificateur à tabac avec des pipes sur les étagères de la pièce de séjour. « C’était à papa ? » demandais-je.

« Oui » fut l’unique réponse. Et de sentir le pot couleur ambre fut ma seule confirmation tangible de paternité.

Un jour où j’étais seul, fouillant dans le bureau qu’il m’était interdit d’ouvrir, je trouvais une lettre du directeur de la prison d’Atlanta. « À qui de droit : la conduite en prison de Robert C. Willimon a été exemplaire. » *Comment pourrais-je être à la hauteur de la réussite de papa en tant que prisonnier ?*

En tant que représentant des élèves de l’école Hughes, je donnais un soir un discours à l’association des parents d’élèves. Après le discours, le rédacteur en chef du *Greenville News* s’approcha de moi et me dit : « Tu as le bagout des Willimon, aucun doute là-dessus. Qui est ton papa, Charles ou Gene ? »

Je sentis ma gorge se serrer : « Robert était mon père. »

« Sans blague ? Je n’avais aucune idée que Bob ait eu un fils aussi jeune que toi. »

Il se pencha vers moi et murmura, « Bob pouvait convaincre un prédicateur de se détourner des dix commandements. Ce salaud m’a convaincu de lui prêter dix mille dollars. Envolé. Il n’a jamais remboursé un centime. » *Encore une profession, banquier, dont la porte me serait close pour toujours.*

« Mais je vais te dire une chose, continua-t-il. Si ton père entrait par cette porte et me disait “Bill, donne-moi dix mille dollars : j’ai une super idée qui va te rendre riche”, je sortirais mon chéquier en un éclair. Dieu tout puissant, quel talent avec les mots avait cet homme ! »

« **J**’ENTENDIS LA VOIX du Seigneur, disant : “Qui enverrai-je, et qui marchera pour nous ?” Je répondis : “Me voici, envoie-moi”. Il dit alors : “Va, et dis à ce peuple...” (Is 6:8-9) »

Les méthodistes révèrent ce passage. Le chant « Me voici, Seigneur », écrit par le jésuite Dan Shutte en 1981 et qui est devenu une sorte d’hymne national des méthodistes, en est tiré. Rares sont les méthodistes qui parviennent à plus de deux strophes dans cet hymne sans se porter volontaires pour aller évangéliser les Zulus ou du moins sans verser quelques grosses larmes. Le refrain va ainsi : « Me voici, Seigneur, est-ce moi Seigneur ? Je T’ai entendu appeler dans la nuit. J’irais Seigneur, si tu me conduis... Je... »

Remarquez la prévalence de la première personne, tandis que la vocation dégénère en volontariat. Pris dans cet air sirupeux, je me demande combien de chanteurs sont vraiment mis au défi par cette rencontre avec un Dieu qui appelle. Combien d’entre eux sont vraiment prêts à prendre le risque d’être sauvés d’une subjectivité trop développée ?

La vocation – être appelé par Dieu –, est un terme qu’on n’utilise guère plus. La puissance de la vocation, nous dit Hermann Hesse, c’est quand « l’âme est tirée de son sommeil..., et qu’à la place de rêves et pressentiments intérieurs », un appel vient du dehors et une relation externe « s’offre à nous et nous fait sa

Le Révérend Docteur William H. Willimon est évêque de l’Eglise Méthodiste Unie et professeur dans l’Exercice du Ministère Chrétien à la Duke Divinity School. Ancien doyen de la Chapelle de Duke University, il est l’auteur de nombreux livres, dont *Accidental Preacher: A Memoir* (Eerdmans, 2019), duquel cet article est adapté. Utilisation autorisée par la maison d’Édition.



demande ». L'idée d'une vocation qui ne serait pas un choix personnel semble étrange tant nous avons été éduqués dans cette fiction que nos vies sont nos possessions exclusives à utiliser à notre guise.

« Qui suis-je ? » ou « Pourquoi suis-je ici ? » évoque à l'unisson le credo individualiste prévalent : je suis autogénéré, autonome, ma propriété personnelle, la somme des mes choix avisés et de mes actes héroïques pour me détacher de quiconque serait plus important que moi. Je ne m'incline devant aucune demande à laquelle je n'ai pas librement consenti. Je suis le capitaine de mon destin, maître de mon âme, auteur de l'histoire qui est moi.

Les Chrétiens affirment cette conviction peu américaine que nos vies sont moins intéressantes que le Dieu qui nous assigne. Pour paraphraser Saint

ma servitude au plus impérieux des seigneurs : moi-même.

La modernité nous impose d'écrire une histoire qui définisse ce que nous sommes, en choisissant en héros parmi un grand nombre de déterminants. Les Chrétiens en revanche, croient que ce qui nous définit fondamentalement est la plupart du temps accidentel, venant de l'extérieur. La question n'est pas « Qu'est-ce que je veux faire de moi-même ? » mais plutôt « Quel Dieu est ce que j'adore et en quoi les volontés de ce Dieu trouvent-elles leur accomplissement en moi ? »

ET MAINTENANT, J'EN VIENS à ma découverte du Dieu qui m'a découvert. Mon voyage de deuxième année en Europe (imaginé comme trois mois de constante bacchanale) fut réquisitionné

Jamais on n'a observé une telle liberté pour obtenir ce dont on a envie tout en n'ayant pas la moindre notion de ce qui constitue une vie digne d'être désirée.

Thomas d'Aquin, nous sommes des êtres contingents. Nous sommes la lune, pas le soleil ; notre lumière est indirecte, reflétant la Lumière du Monde. Le Dieu qui a eu l'idée géniale d'insuffler la vie dans la glaise (Gn 2:7) prête le souffle, mais seulement pour la durée qu'Il veut.

Toutes sortes de mensonges nous cachent la vérité de notre contingence et dépendance. Le mythe de l'invention de soi garantit le marché qui nous donne cinquante différentes sortes de pizzas, quatre cents chaînes de télévision et nomme « liberté » le désert qui en résulte. Jamais on n'a observé une telle liberté pour obtenir ce dont on a envie tout en n'ayant pas la moindre notion de ce qui constitue une vie digne d'être désirée. De ce fait, nombreux sont ceux qui sont incapables de choisir d'eux même une vie de qualité.

Saint Augustin prétend que nos prétentions de liberté humaine prométhéenne ne sont que le bruit de nos chaînes, un échec à véritablement reconnaître nos maîtres. Dans ce supermarché du désir, sans fin, notre destin est de consommer sans n'être jamais vraiment satisfaits. Je me convaincs d'être libre de maîtres imposés de l'extérieur tout en échouant à reconnaître

par Dieu et devint une comédie de vocation. Durant l'été de 1966, une VW coccinelle bleue (achetée à l'usine construite par les nazis à Wolfsburg) nous déposa à Amsterdam. Au Rijksmuseum, tandis que mes camarades exploraient la ville qui n'a point connu le péché, je vins en tête à tête avec des tableaux dont je n'avais jusqu'alors eu connaissance que dans les clichés du cours « Art History 101 » de Constance Armitage. Je musais devant un autoportrait de Rembrandt, mélancolique et si véridique que je dus détourner les yeux. À ma droite, un homme plus âgé étudiait attentivement un Van Ruisdael. Son apparence m'était familière, mais qui aurais-je bien pu connaître si loin de chez moi ?

Dr Marney ! Avec une barbe grise d'une semaine, mais c'était bien lui – Carlyle Marney. Il y a de cela six mois, Marney (car c'est ainsi qu'il préférait être appelé) était venu au Collège de Wofford pour la « Religious Emphasis Week », cette semaine dans l'année où la religion prenait le pas sur le reste. Il avait parlé d'une voix grave qui semblait à l'oreille être celle de Dieu si Yahvé avait été un Baptiste du Tennessee. Il jurait, même durant les sermons, et faisait des remarques

scandaleuses dans le but de ravir un public de jeunes comme moi. Je n'avais rien retenu du contenu de ses sermons, sauf quelque chose sur son cheval au pré, tournant la tête vers Marney quand celui-ci sifflait. Métaphore insondable de Dieu ?

Je m'approchais en hésitant. « Dr Marney ? »

« Qui diable es-tu ? » répondit-il en me regardant de haut en bas.

« Oh, juste un étudiant de Wofford où vous avez pris la parole le printemps dernier. »

Marney m'évalua sans bouger.

« Vous êtes en Europe pour des prêches ? » demandais-je.

« Je suis ici pour retrouver le Juif, dit-il, frappant ma poitrine de son index. Huit synagogues en cinq

après la première gorgée, es-tu prêt à causer ? Pas de carabistouilles. Qui t'a amené ici ? Quelle est la raison que tu ne veux pas avouer ? »

Marney se mit à tasser dans sa pipe un tabac au parfum doux.

« Heu, je croyais juste être ici pour découvrir l'Europe. Ma première fois, tout ça, tout ça... J'aime vraiment l'histoire de l'art... »

« C'est toi qui as commencé, en faisant irruption alors que je me confrontais avec Abraham », grommela Marney sur un ton accusateur. Puis il se cala dans sa chaise et ferma les yeux comme s'il n'avait rien entendu d'intéressant.

« Quand vous avez prêché à Wofford, je me suis dit, ou alors j'ai fini par admettre que j'avais déjà envisagé,

Je venais de me réveiller pour un examen que je n'avais pas préparé.

jours. Fourrant mon nez propre de Chrétien dans les cendres des circoncis. »

Il y eut une pause embarrassante.

« Et toi ? Pourquoi es-tu ici ? » demanda-t-il.

« Moi ? Je me balade avec quelques gars à travers l'Europe tout en cherchant des filles, juste histoire de passer du bon temps. »

« Tu me prends pour un imbécile, garçon ? J'ai été prédicateur suffisamment longtemps pour savoir quand quelqu'un ment. »

« Dans ce cas je dirais que je ne sais pas pourquoi je suis ici, » bégayais-je.

« Bien ! Peut-être qu'on peut faire quelque chose. Unamuno dit que savoir que l'on ne sait rien est le début du savoir. Je peux t'aider ? »

Il me prit par le bras. « Ces Hollandais m'ont révélé plus de vérité que je ne puis en absorber en une après-midi. Seigneur, j'ai besoin d'un verre. Et toi ? »

Il me mena dans l'escalier jusqu'à la porte principale, m'entraîna dehors dans le premier bar que nous trouvâmes.

Il interpella le serveur à travers la pièce sombre et enfumée : « Vous avez du Bourbon ? Pas la peine que ce soit du bon. Ce garçon n'y connaît rien et je ne m'attends pas à un bon moult aussi loin de chez moi. Deux. Pur. »

Tout en regardant Marney jouer avec sa pipe, je sentis une excitation monter en moi, comme par le fait d'être enfin emmené dans un endroit dangereux.

« Maintenant que tu as pris un peu d'alcool, dit-il

peut-être, de faire une demande de bourse à la fondation Rockefeller pour une année d'essai au séminaire, mais... »

Marney eut un sourire comme s'il avait fini par me comprendre. « Garçon, la vie est plus un dialogue qu'un monologue. » Je venais de me réveiller pour un examen que je n'avais pas préparé.

« C'est juste que c'est vraiment dérangeant cette pensée du séminaire. Ça semble un peu fou », dis-je nerveusement.

« Pourquoi fou ? » demanda Marney, mimant l'indifférence en regardant dans la vague à travers le bar tout en tirant sur sa pipe.

Je commençais un récit sans fil. « J'ai grandi sans père, vous voyez. Mon père nous a quittés quand... »

Marney secoua la tête. « Non. Ton père peut disparaître, mourir, te renier, mais on a tous un père d'une façon ou d'une autre. Je parie que tu as cherché et que tu en as trouvé un, n'est-ce pas ? De plus, comment diable ne pas avoir de père peut-il expliquer ce que tu fais ici ? Dieu est pour les vivants, pas les morts. »

J'étais reconnaissant qu'il y ait une table entre nous. Je dis : « Vous voyez, je lis Freud depuis le collège et je me suis dit "peut-être que ma fixation sur Dieu est juste une façon de compenser l'absence de père durant mon enfance." C'est peut-être l'assouvissement d'un désir inconscient. »

« Sans doute », répondit Marney avec un sourire narquois.



T. Jones

« Alors, que je pense à Dieu, c'est pas juste une réaction psychologique au fait que mon papa soit allé en prison et tout le reste ? »

« Écoute garçon, dit Marney, laissant de côté sa pipe et se penchant vers moi par-dessus la table

appellerait quelqu'un tel que moi ? Mais je n'ai pas envie d'être prédicateur Méthodiste.

Cette nuit à Amsterdam fut la naissance d'une vie imprévue qui ne m'appartient pas, humiliante d'origine, mais au final heureuse, appelée, responsable devant

Quel soulagement de savoir que Dieu aime créer ; l'homme ne peut s'inventer lui-même à partir de rien.

comme s'il allait l'empoigner, agacé de devoir expliquer quelque chose d'évident. Dieu va utiliser toute poignée ou manche dont il puisse se saisir ».

Le silence me parut long. Puis je demandais : « Mais, comment faire la distinction entre ce qui est Dieu et ce qui est mon propre contexte familial dysfonctionnel ? »

Dans un épais nuage de fumée, Marney dit : « Mon garçon, Dieu peut se servir de tout contexte perturbé, papa tordu, mère manipulatrice. Lis les écritures, pour l'amour du ciel ! Je te le jure, je n'ai jamais connu un prédicateur de valeur qui n'ait pas eu un problème de mauvais papa ou maman. Dieu peut travailler avec l'un ou l'autre. Estime-toi heureux de n'avoir qu'une seule perte dont Dieu puisse tirer parti. »

« Ouais. Je suis quasi certain que Dieu a quelque chose avec ton nom écrit dessus. Pas la première fois que j'ai entendu ce genre d'histoire. Tu n'as rien de spécial. »

« Y'a les empreintes de Dieu partout là-dessus. T'as le temps d'en prendre un autre avec moi ? » dit-il, en montrant son verre vide.

« Mon ami, cria-t-il au serveur, pour cette tournée, ne gâche pas le bourbon avec de la glace. Mon protégé l'aime sec. *Garçon, encore du bourbon !* »

Peu avant l'aube, alors que je m'agitais sur le matelas sale de cette cellule monastique

infestée de puces, à huit dollars la nuit pour trois, accompagné par le bruit d'un étudiant vomissant dans les toilettes communes du palier, je dis les mots que Paul avait sûrement prononcés en prière quand Dieu l'avait rendu aveugle : pourquoi moi ? Pourquoi pas quelqu'un d'autre ? Quelle sorte de Dieu

quelqu'un d'autre que moi-même, ayant à répondre à une demande provenant de l'extérieur. Comme le disait Kurt Vonnegut : « Accroche toi ; on va peut-être atterrir très loin d'ici. »

« **U**N JOUR DURANT LE LYCÉE, je demandais à une tante de violer le secret familial et de « me parler de papa ». Voici ce qu'elle me raconta : quand mon frère et ma sœur aînés étaient petits, mon père escroqua ou peut-être vola une banque, à moins que ce n'ait été les deux ; difficile de se souvenir précisément. À l'époque, Papa avait la réputation d'avoir plus d'impayés et de droits de rétention contre lui que n'importe qui d'autre dans l'histoire de Greenville. Son entreprise de construction routière, la « Greenville Pickens Speedway » avait fait faillite et une douzaine d'idées géniales avec. Il avait été envoyé au pénitencier fédéral à Atlanta, ou peut-être celui d'Indiana, à un moment ou à un autre. C'est difficile de se souvenir avec exactitude.

Durant toutes ces tribulations, ma mère le soutint, attendant son retour. Papa fut libéré et revint dans au bercail des Willimon. Neuf mois plus tard, et bien que mon père et ma mère aient passé la quarantaine, je suis né. Malheureusement, les ennuis liés à mon père recommencèrent. Une énième condamnation fut la goutte d'eau faisant déborder le vase. Un dimanche, la famille se réunit en conseil et décida qu'il serait dans l'intérêt de tous que mon père s'en aille.

Qu'il s'en aille ?

Maman fut consultée et acquiesça, après qu'on lui ait dit que la famille subviendrait à mes besoins et ceux de la fratrie (tous deux plus âgés de dix ans au moins). Papa fut exclu du testament et mon frère Bud, ma sœur Harriet et moi reçûmes le legs de trois-cents acres qui



aurait du revenir à mon père. La seule condition exigée par ma mère fut que personne ne parle jamais de mon père car « ce petit garçon ne devrait pas avoir à grandir avec ce fardeau ».

La promesse et la condition furent respectées par tous.

Tout cela est absurde bien sûr, du Southern Gothic Faulknerien sombre et sublime, digne de Carson McCullers, Toni Morrison, ou même Eudora Welty. Mais on faisait les choses différemment dans ce temps-là. La fiction de dignité familiale devait à tout prix être maintenue. Les adultes, après avoir fait un désastre de tant de choses, se vantaient de leur capacité à ne pas mentionner quelques faits jugés trop déplaisants pour être portés par un enfant. Leur obscurcissement produisit un grand vide dans mon Eden.

J'avais vingt-deux ans, quand, lors d'une fête de famille, un mariage à Raleigh, ma tante Alice entra dans la chambre du motel où nous étions réunis et me demanda : « Voudrais-tu rencontrer ton père ? »

« Je suppose que oui. »

Conduit dans une pièce attenante, je fus accueilli par un homme âgé, fumant une pipe.

Nous nous serrâmes la main. Tout ce que je voyais devant mes yeux était un parent âgé pour qui je n'avais pas plus de sentiment qu'un lointain cousin.

« J'ai appris que tu avais bien réussi, dit-il avec une lueur de malice dans les yeux. J'ai appris que tu savais comment gagner un dollar. » *J'ai appris que tu étais doué pour départir les gens de leur argent ! Fils, tu me rends fier.*

Dans ma première église à Clinton en Caroline du Sud, je fis une visite pastorale à Mademoiselle Agnès, qui avait partagé une chambre avec ma mère au Winthrop College. « Willie, c'est comme si tu étais né hier ! dit-elle après avoir servi un thé glacé. Je me souviens de mes visites à Ruby quand elle était enceinte de toi. Ça a été une année terrible. Cela lui était indifférent de



vivre ou mourir. Ses cheveux sont devenus tout blancs durant ces neuf mois. »

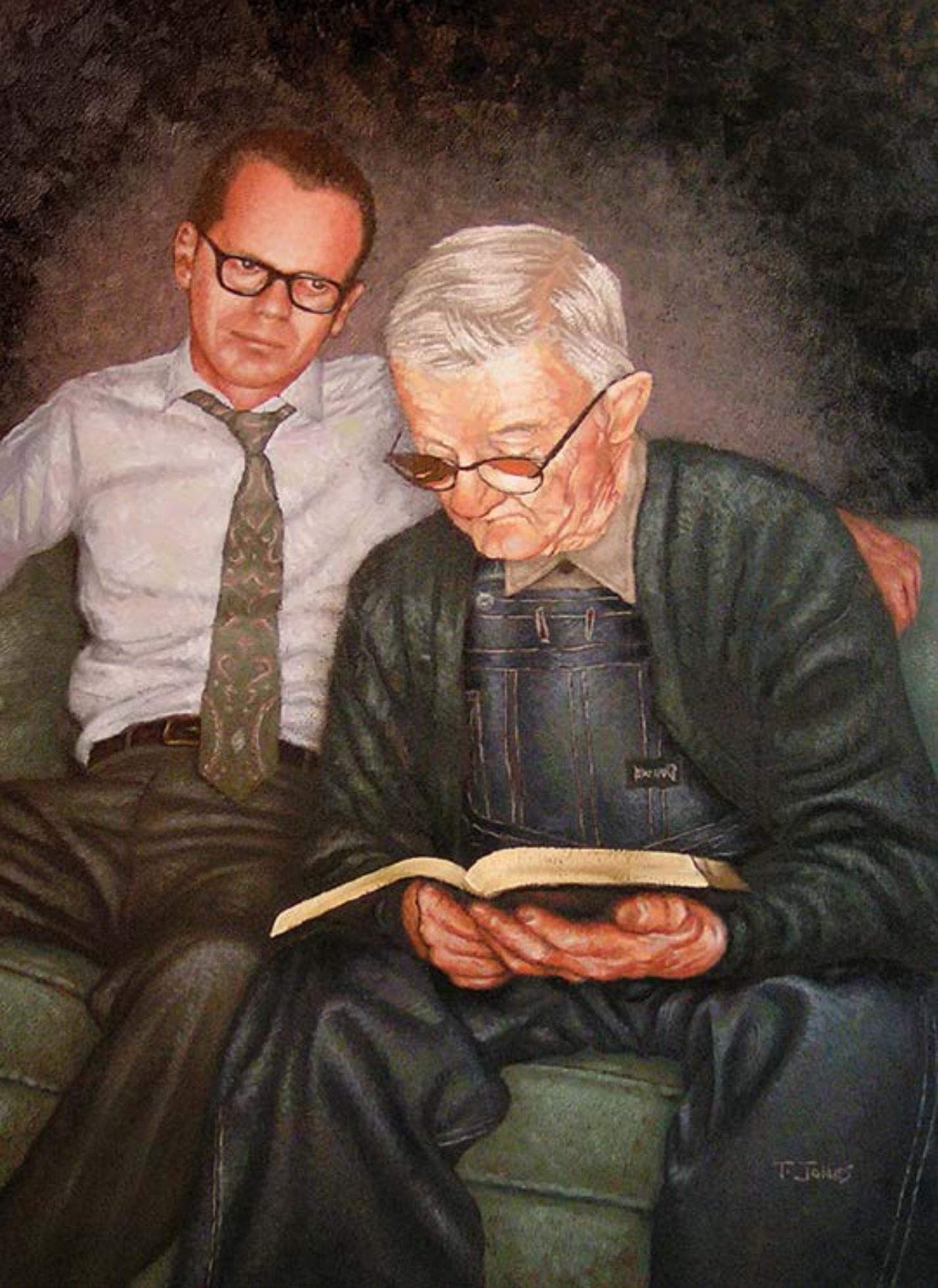
La période de ma naissance une « année terrible » ?

« Tu ne peux pas lui demander d'avoir été heureuse de cette grossesse ! Une femme de quarante ans qui a un bébé à l'improviste..., dit-elle avec un petit rire condescendant en m'offrant un cookie. Mais j'ai appris que tu l'avais rendue heureuse. C'est bien. »

C'est dit : me voilà, moi, un accident, le premier fruit après la prison. C'est pour cela que je suis mal à l'aise avec le terme de « planning familial ». Dieu merci, on n'avait pas recours librement à l'avortement en 1946. Dieu soit loué pour les histoires bibliques de grossesses embarrassantes, de Sarah et Hagar jusqu'à Marie.

Si j'avais pu accumuler assez de ressentiment contre mon père, ou la famille qui l'a rejeté, ou leur vaste conspiration du silence, j'aurais pu tester mon

Timothy Jones,
Wood Box



obéissance au commandement de Jésus de pardonner à nos ennemis. Je pourrais être la victime courageuse qui serre le poing et surmonte tout. Mais l'attachement trop ténu à mon père inconnu produisit trop peu d'antipathie dont je dusse triompher. Je crois vraiment que mon père a amélioré mon interprétation de la bible. Saint Paul a fait de la prison ainsi que notre Seigneur.

Vous pouvez apprendre le grec ancien, mais si votre père n'a pas été en taule, dis-je aux séminaristes avec un soupçon de vantardise, de grands passages du Nouveau Testament vous seront incompréhensibles.

non la paix, mais le glaive (Mt 10:34). Jésus appelle et c'est pour une vocation incendiaire en mission qui, parfois, détruit la félicité. Demandez à Paul.

« J'aime travailler avec les gens, c'est pourquoi... » ou « J'ai beaucoup de facilité d'expression à l'écrit comme à l'oral, alors naturellement... » Ce n'est pas là le chemin d'une vocation. Quid de soigner les malades ? Non ? Ça n'est pas attractif ? Et travailler dans la publicité ?

La vocation n'est pas suscitée par votre paquetage de besoins et de désirs. La vocation c'est ce que

La vocation n'est pas suscitée par votre paquetage de besoins et de désirs. La vocation c'est ce que Dieu veut de vous.

« C'EST DIEU QUI NOUS A FAIT, et non pas nous » (Ps 100:3). Encore un verset qui donne des points au catéchisme.

Quel soulagement de savoir que Dieu aime créer ; l'homme ne peut s'inventer lui-même à partir de rien. Le fait que nous ne soyons pas autocrésés implique que nous appartenons à Dieu, pour être appelés comme il le désire. Dans son livre *Being Church* (2012, Être l'Église) John Alexander nous rappelle que *l'appel* ou *la vocation* font référence dans le Nouveau Testament au fait d'être disciple plutôt qu'à une occupation. Nous pouvons être appelés à la « vie éternelle » (1 Tm 6:12) ou dans une fraternité avec le Christ (1 Co 1:9) ou des ténèbres à la lumière (1 P 2:9) dans une juste relation avec Dieu (Rm 8:30), mais pas à une carrière. Paul fabriquait des tentes (Ac 18:3) mais à aucun moment Paul n'a été « appelé » à fabriquer des tentes. La fabrication des tentes mettait du pain dans les assiettes, une justification suffisante pour que Paul y fasse de son mieux.

Les humains se font des carrières ; la vocation, c'est ce que Dieu fait.

Le « mythologiste » Joseph Campbell définit de façon célèbre la vocation comme étant de « suivre sa félicité absolue. » Le théologien Frederick Buechner dit de la même manière que la vocation est « l'endroit où votre joie profonde et la faim profonde du monde se rencontrent. » Mais la félicité est rendue suspecte par Jésus Christ – qui est venu jeter un feu sur la terre (Lc 12:49), dressant le père contre son fils (Lc 12:53), apportant

Dieu veut de vous et au moyen duquel votre vie est transformée en une conséquence de la rédemption divine du monde. Pas la peine de chercher plus loin que les disciples de Jésus – des péquenots moroses remarquablement médiocres, dépourvus de talent –, pour voir que ce talent inné ou ce désir ardent a moins à voir avec la vocation qu'avec la manière dont Dieu rachète des vies en leur assignant quelque chose à faire, pour Lui.

Sans le Christ qui nous appelle, il y a juste la gentille petite voix à l'intérieur. Mais qui donc, écoutant sa propre subjectivité, va risquer quelque chose de fou et coûteux comme ce qui est systématiquement demandé par Dieu ?

« Marie, comment as-tu pu décider, juste en étant à l'écoute de ta vie, de tomber enceinte en dehors du mariage, d'avoir ton âme transpercée par une épée et d'enfanter le fils crucifié de Dieu ? »

Vous voyez un peu ce que je veux dire ?

La vocation n'est pas un penchant intérieur attendant d'être mis à jour en fouillant dans les tréfonds de notre ego. Comme Jésus le dit de façon concise, « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais moi je vous ai choisis, et je vous ai établis, afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit » (Jn 15:16).

Ma question d'adolescent durant cette longue nuit à Amsterdam, « quelle sorte de Dieu choisirait quelqu'un comme moi ? », trouve sa réponse dans les écritures. Le Dieu qui a choisi Israël et l'église, choisit des gens comme moi.

Nous pouvons tous, dans les plans de Dieu, être disciples d'une manière ou d'une autre. Chacun d'entre vous peut trouver une vocation – cette façon bien particulière qu'à Dieu de se servir de vous, créature de Dieu, pour participer au salut divin du monde. L'un des aspects de ma vie pastorale me donnant le plus de bonheur est de contempler toutes les façons dont Dieu appelle – que ce soit en écrivant des lettres aux prisonniers, en donnant du temps pour le conseil économique de l'église, en vidant les bassins des alités, en élevant des enfants aimables, en préparant une bonne table pour ceux qui ont faim, en étant un professeur d'école.

Le mercredi, lors d'un petit déjeuner en prière à Northside UMC (Dieu, et un friand à la saucisse à une heure impie), j'ai pieusement demandé à l'assemblée laïque de « prier pour Mary. Johnny a été arrêté la nuit dernière pour conduite en état d'ivresse. Je vais voir ce que je peux faire pour le faire sortir. Mary a bien du souci avec ce garçon. »

« Que savez-vous de l'alcoolisme ? » dit un des hommes, peu impressionné par mes services de pasteur.

« Où allez-vous trouver l'argent pour la caution ? demanda un autre. On vient avec vous. Retirez ça de votre liste de prières. On peut s'en occuper. »

Nous descendîmes tous les trois dans les entrailles de la prison. Nous découvrîmes un jeune garçon, effrayé, blotti en sanglots dans un coin de sa cellule.

« Mon garçon, depuis combien de temps est-ce que tu as un problème avec l'alcool ? » demanda l'un des hommes à travers les barreaux.

« Euh, je ne dirais pas que j'ai "un problème" », répondit Johnny.

« Laisse-moi reformuler. Depuis combien de temps est-ce que tu mens sur ton problème ? Mon garçon, j'ai payé cher pour apprendre pas mal de choses sur l'alcool. J'ai été accro depuis mon temps dans l'armée. Je peux te montrer comment t'en tirer. »

« On va te sortir d'ici », dit un autre, avocat de métier. « Et tu rentres à la maison avec moi. Nos enfants sont partis. Ta mère a assez à faire comme ça. J'aimerais bien avoir quelqu'un avec qui regarder Clemson football. »

Un Dieu vocationnel qui roule un peu des mécaniques.

C'ÉTAIT LA NUIT de Noël 1981. L'Église Méthodiste unifiée de Northside avait eu des années tumultueuses avant mon arrivée

en tant que nouveau pasteur. Les choses allaient si mal que l'année précédente ils n'avaient trouvé ni les fonds ni l'enthousiasme pour une veillée de Noël. La congrégation démoralisée avait grandement besoin de retrouver de la confiance. Même si je devais à moi seul mouler les bougies, faire pousser des poinsettias et chanter « Sainte Nuit » en voix de tête, eh bien, j'en faisais le serment devant Dieu, mon premier Noël à Northside n'aurait rien à envier en émotion à une féerie illuminée à Yuletide.

Alors que je finalisais mon sermon pour la veillée, mon frère appela.

« Papa vient de mourir ».

Le père, à peine connu, avait choisi cette nuit – la nuit la plus importante dans ma nouvelle église –, pour faire sa sortie, définitive cette fois-ci. Comme nous conduisions vers l'église, je me sentis honteux de mon manque de réaction. J'essayais d'éprouver du chagrin dans cette tragédie, mais ma peine n'était pas plus grande que celle que j'aurais pu ressentir pour un lointain cousin. On se dépêcha d'entrer dans l'église. Je passais mon aube, j'en serrais le cordon, je donnais l'ordre d'allumer les cierges et rassemblais la chorale pour l'introït, « Ô peuple fidèles », alors que mon inclination aurait été pour « Dans le sombre milieu de l'hiver ».

C'est ça l'Église. L'Église nous oblige à nous engager et chanter même quand on n'est pas d'humeur à chanter, qu'on ne se sent pas fidèle et que « triomphants, joyeux » ne nous caractérise pas, mais alors pas du tout. L'Église vous appelle au culte divin sans attendre que vous ressentiez un véritable élan pour le culte. Et il arrive souvent qu'on ne se sente pas l'inclination d'être pasteur et qu'on soit néanmoins requis pour des fonctions pastorales. Il faut alors tenir son rôle. On peut être accablé de douleur, on peut être sens dessus dessous émotionnellement et théologiquement. Bien que vous soyez supposé être expert dans l'aide aux affligés, il se peut que vous ne sachiez pas afficher publiquement votre propre deuil. En tant que pasteur, vos problèmes personnels passent après le service des autres. Vous êtes le seul pasteur qu'ils aient et Noël n'arrive qu'une fois par an. Alors vous nouez le cordon autour de votre taille et priez : « Seigneur, toi qui m'a mis dans cette situation, donne-moi la détermination sans faille de traverser ce moment difficile. » Vous y allez et agissez comme leur pasteur même si vous n'avez pas envie.

Durant cette veillée de Noël, dans une Eglise de Northside attristée, et dans bien d'autres occasions et d'autres églises, j'ai travaillé l'art du refoulement pastoral au service de ma vocation. Je me suis relevé et j'ai joué le rôle du prédicateur. Ne m'accusez pas de déni ou de duperie – cette nuit-là j'étais presque reconnaissant d'avoir une motivation pour prier qui soit autre que moi-même, heureux que le baptême m'ait donné en église une famille plus déboussolée que la mienne, heureux qu'une vierge sur le point d'enfanter ait plus d'intérêt qu'un fils incapable de pleurer le deuil d'une paternité ratée.

chair, notre chair et est venu habiter parmi nous. Dieu a refusé de n'être qu'Esprit. Le Verbe s'immisce par des paroles que nous ne pouvons nous dire à nous même, la Lumière brille dans nos ténèbres. Dieu a tant aimé le monde, le monde dans tout son déséquilibre et regret. Merveilleuse histoire, il n'y a que nous pour la chanter. Nous avançons malgré tout. Nous chantons. *Fidèles... venez en ces lieux !* Accourez, les infidèles. Adorons-le quoi qu'il en soit.

Et prodige au-dessus de tous les prodiges, dans une petite église découragée dont nul n'a jamais entendu parler, à Greenville, en Caroline du Sud, sur une route

Alors vous nouez le cordon autour de votre taille et priez : « Seigneur, toi qui m'as mis dans cette situation, donne-moi la détermination sans faille de traverser ce moment difficile. »

Je n'étais pas la victime malchanceuse d'une paternité mal réfléchie. J'avais le privilège d'avoir été appelé, contraint par ma vocation à garder la tête haute, à prendre une grande inspiration et faire mon devoir : proclamer les versets de la Bible laissant voir la lumière au bout du tunnel. Il n'y avait que moi pour pouvoir leur dire les paroles divines. Ils ne pouvaient se les dire à eux-mêmes. Quelqu'un doit annoncer la nouvelle, la bonne nouvelle pour tous ceux qui habitent le pays des ténèbres, que ce soit à l'Est d'Eden ou bien au Nord de Greenville. Même si nous avons « préféré les ténèbres à la lumière » (Jn 3:19), Dieu s'incarne malgré tout : « *Et le verbe s'est fait chair et a habité parmi nous...* »

Dans chacune de nos histoires, il y a du regret et des choses inachevées. Le monde, aussi bon soit-il, n'est jamais suffisant. Pas assez de temps, pas assez d'espace pour se racheter complètement ou réparer ses fautes totalement. Saint Thomas d'Aquin le dit : il y a une limitation que le Dieu Tout Puissant partage avec nous, êtres finis. Même Dieu ne peut pas faire que notre passé n'ait pas existé. On ne revient pas sur nos jours perdus, on ne répare pas quelque chose par la simple incantation d'un verset de la Bible, on ne rattrape pas un mot malheureux.

On ne peut pas. C'est dans ces moments-là que vous rendez grâce : le Verbe, le Logos éternel, s'est fait

appelée, ô ironie, Summit Drive (route du sommet), avec un prédicateur inepte émotionnellement et n'ayant même pas la décence de pleurer son défunt voleur de père, *Dieu avec Nous*, l'Alpha et l'Omega pénètrent notre finitude, s'incarnent dans nos histoires gâchées.

Une étrange naissance, un père absent, Dieu vient à ceux aux lèvres impures qui ne pouvaient venir à Dieu. Vas-y, Seigneur, vis dangereusement : Envoie-moi. ➤

Traduit de l'anglais par Pierre Kehoe.





Moines *et* Martyrs

ENTRETIEN AVEC
L'ARCHEVÊQUE
ANGAELOS



Que peuvent nous apprendre les martyrs sur notre vocation ? L'archevêque Angaelos, de l'Église copte orthodoxe de Londres, s'entretient avec Peter Mommsen, de la revue *La Charrue*, au sujet de l'Église persécutée aujourd'hui.

Photographie de Pawel Filipczak. Utilisée avec autorisation

La Charrue : « Conduisez-vous d'une manière digne de l'appel que vous avez reçu », écrivait l'apôtre Paul (Ep 4.1). Quel est cet appel ?

L'archevêque Angaelos : Nous avons tous une vocation : celle d'être la « lumière du monde » et le « sel de la terre » ; celle d'être des membres actifs de nos communautés et du Corps du Christ. Dieu nous a accordé des dons pour que nous les utilisions, comme les fidèles serviteurs du vingt-cinquième chapitre de l'Évangile de Matthieu, qui s'approchaient du Seigneur pour lui présenter les gains acquis sur ce qui leur avait été remis. Suivre Dieu dans la fidélité est une vocation.

Bien sûr, la vocation signifie aussi plus spécifiquement l'appel à un ministère chrétien. Il peut consister à exercer les fonctions d'évêque, de prêtre ou de diacre, à apporter un enseignement dans les écoles du dimanche, à nourrir les sans-abri ou à se consacrer à d'autres œuvres d'entraide.

Il y a aussi l'appel à devenir moine. Ce fut le mien. Le monachisme a été fondé au IV^e siècle par Saint Antoine dans les déserts d'Égypte. C'est l'un des piliers de l'Église copte orthodoxe. Aujourd'hui, nous avons des monastères et des couvents très vivants, où des hommes et des femmes se sont engagés à suivre une vocation particulière : prier pour l'Église, prier pour le monde, obéir à l'appel de « tout quitter pour demeurer avec l'Unique ». Ils n'abandonnent pas pour autant le reste de l'Église, ni le monde : ils servent l'Église et le monde par leurs prières. Nos prêtres de paroisse, en revanche, sont ordonnés en tant qu'hommes mariés, tandis que nos moines et nos évêques restent tous célibataires.

Vous-même, vous avez vécu dans un monastère. Qu'est-ce qui vous y a conduit ?

Je suis né en Égypte. Toute ma famille a émigré en Australie quand j'avais cinq ans. Jeune homme, j'ai ressenti un appel pressant à retourner en Égypte pour entrer dans un monastère. J'ai quitté l'Australie en 1990, à l'âge de vingt-deux ans. J'ai prononcé mes vœux perpétuels de chasteté, pauvreté et obéissance et je suis entré au monastère de Saint-Bishoy, dans la vallée de Scetis – Wadi El-Natroun en arabe, à mi-chemin entre Le Caire et Alexandrie, sur la grande route du désert.

Ce monastère fut fondé au IV^e siècle. Certains bâtiments datent effectivement de cette époque. Il abrite maintenant environ deux cent cinquante moines.

La décision de prononcer des vœux perpétuels dans une communauté religieuse apparaît aujourd'hui à beaucoup comme un choix radical. Qu'est-ce qui vous a amené à devenir moine ?

Dieu s'adresse à nous de la manière dont il choisit. Lorsque vous et moi considérons nos appels, nous pouvons nous rappeler ce que nous ressentions à l'époque. Avec le recul, nous y voyons peut-être plus clair. À ce moment-là, je me suis senti poussé à quitter le monde et à partir dans un monastère. J'avais été très impliqué dans ma communauté en Australie : je servais dans l'église, j'avais étudié les sciences politiques et la philosophie, et puis j'ai poursuivi des études de troisième cycle en droit ; je travaillais. Mais j'ai laissé tomber tout cela parce que je voulais être dans le désert pour prier.

Alors que la grande majorité des moines restent à vie dans leur monastère, il arrive que nous soyons envoyés ailleurs. Comme je l'ai dit, nos prêtres de paroisse sont généralement des hommes mariés qui ont été ordonnés, mais il existe des exceptions – comme dans mon cas. Après avoir passé un certain temps dans mon monastère, j'ai été envoyé en Angleterre pour exercer le ministère de moine-prêtre dans une toute petite paroisse. Ensuite, on m'a consacré évêque, et me voici maintenant archevêque.

Comment expliquez-vous le dynamisme des monastères coptes ?

Nous jeûnons, nous prions. Les pratiques ascétiques du IV^e siècle font toujours partie intégrante de notre identité. Les monastères sont également un refuge dans lequel, alors que les plus fortes pressions sont exercées sur eux pour leur faire abandonner la foi, des hommes et des femmes trouvent une Église vivante, qui met sa confiance en Dieu.

Contrairement à ce que prétendent à tort des historiens qui ne sont pas orthodoxes, les premiers moines et les premières moniales ne fuyaient pas au désert pour éviter le martyre. En effet, les monastères

Le monastère de Saint-Bishoy, Wadi El-Natroun, Égypte



L'archevêque Angaelos avec Paul Winter, Ancien du Bruderhof (à gauche) lors d'une commémoration des vingt et un martyrs coptes, en février 2019

eux-mêmes étaient des cibles, victimes d'attaques de Berbères des environs, qui massacraient moines et moniales à cause de leur foi

chrétienne. Mais les monastères se sont maintenus et ont survécu à ces persécutions.

Les monastères n'existent pas seulement pour les chrétiens, pas seulement pour les Coptes, et ce ne fut jamais le cas. Mon monastère possède une trappe au-dessus de l'arc qui surplombe son entrée principale, assez haute pour éviter tout danger. Les moines l'avaient intégrée à la construction pour faire descendre de la nourriture, de l'eau et des médicaments aux maraudeurs qui les menaçaient. C'est une manière idéale de pratiquer la charité et l'hospitalité chrétiennes. Nous devons protéger nos communautés, mais nous devons aussi nous préoccuper du monde, et même de ceux qui se considèrent comme nos ennemis.

L'ascétisme joue aussi un rôle dans la vie des laïcs. Vous jeûnez environ deux tiers de l'année et vous avez des prières quotidiennes. Pensez-vous qu'il existe un lien entre cette manière de régler la vie et le fait que de nombreux membres de votre Église soient prêts à souffrir pour leur foi, et en particulier à accepter la vocation particulière au martyre ?

Les jeûnes et les liturgies font partie intégrante d'une manière de vivre sa vie. Il existe un lien entre la vie personnelle de prière et le témoignage public du martyre, comme lors de l'assassinat des vingt et un martyrs en 2015 par l'État islamique. Là, nous contemplons la beauté de l'Église.

Certains pourraient penser que l'orthodoxie copte est désuète ou dépourvue d'intérêt. Mais quand nous voyons ces martyrs témoigner très naturellement de leur foi, même en payant le prix ultime, nous constatons que l'Église copte est vivante, et qu'elle a sa manière à elle de donner à ses enfants la nourriture dont ils ont besoin. La fidélité devient indissociable de ce qu'ils sont, et Dieu nous accorde la grâce de dépasser les souffrances, de résister aux pressions qui poussent à abandonner la foi.

Pouvez-vous nous parler de ce qui s'est passé en Égypte ces dernières années ?

Eh bien... Il ne s'agit pas seulement de ces dernières années. Saint Marc prêchait le Christ en Égypte au milieu du premier siècle. L'Église existe depuis ce temps-là. Et depuis cette époque, nous avons subi la persécution sous une forme ou sous une autre. Elle continue maintenant, dans notre histoire contemporaine, en particulier depuis le soulèvement de 2011 contre le président Moubarak, qu'on a appelé le « printemps arabe » – au cours duquel s'est produite une dégradation temporaire de la loi et de l'ordre.

Depuis lors, nous avons vu des flambées d'islamisme violent cibler des chrétiens. Au cours des deux dernières années, nous avons perdu environ cent cinquante enfants, femmes et hommes, victimes d'actes de terrorisme. Ils ont pris la forme d'attentats à la bombe dans des églises, de fusillades ou d'attaques dirigées contre des familles chrétiennes ou des individus. Et cela continue dans certaines régions. Il y a eu des attentats à la bombe contre des églises à Alexandrie et à Tanta, le dimanche des Rameaux, pendant les célébrations ; des fusillades de fidèles quittant les églises ; au moins deux fois des tirs sur des pèlerins dans un bus, qui partaient en pèlerinage dans un monastère – l'une de ces attaques a visé l'ensemble d'une famille qui revenait d'un baptême dans un monastère.

Le témoignage des chrétiens coptes en Égypte consiste à continuer à vivre leur vie, même quand ils se savent ciblés. J'ai rencontré des familles qui prient ensemble avant d'aller à l'église, parce qu'elles savent qu'il est possible que tous ne reviennent pas.

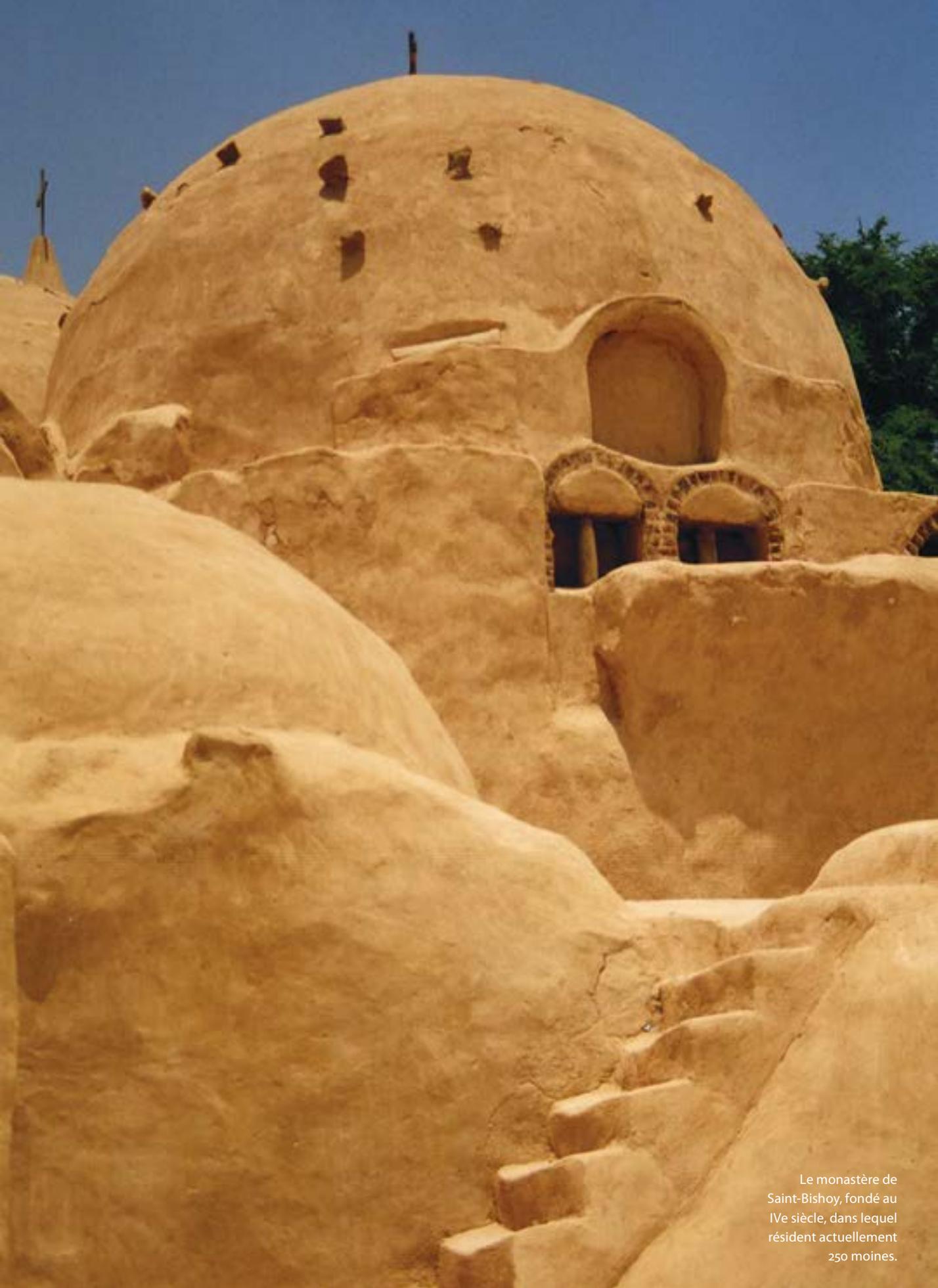
Le pape François a utilisé l'expression « l'œcuménisme du sang ». Comment la persécution de l'Église copte au cours des dernières années a-t-elle ouvert de nouvelles portes à l'unité des chrétiens ?

J'ai entendu le pape François utiliser cette expression pour la première fois à Rome en 2013, à l'occasion du quarantième anniversaire de la signature de l'accord christologique entre nos deux Églises, qui réglait la question théologique qui nous avait divisés au Ve siècle.

Nous devons nous souvenir que l'un des vingt et un martyrs de 2015 en Libye n'était pas copte – il était ghanéen. Mais la persécution a une étrange façon de nous unir. Lorsque les persécuteurs arrivent, ils ne demandent pas à quelle Église vous appartenez ; ils vous tuent simplement parce que vous êtes chrétien. Nous partageons cette appellation que nous donnent

Photographie de Melinda Goodwin/Bruderhof

Photographie de Pawel Filipczak. Utilisée avec autorisation



Le monastère de Saint-Bishoy, fondé au I^{er} siècle, dans lequel résident actuellement 250 moines.



Photographie de Pawel Filipczak. Utilisée avec autorisation

Le monastère des Syriens, Wadi El-Natroun, Égypte

nos persécuteurs. Ce qui signifie que, parce que nous formons le Corps du Christ, nous devrions reconnaître que cela nous unit.

La persécution ne touche pas que les Coptes. Récemment, des églises ont été bombardées au Sri Lanka et en Irak. Des chrétiens ont également été tués en Syrie et au Nigeria. Nous devons tous nous sentir concernés. Nous devons apprendre à prier les uns pour les autres, à prendre la défense les uns des autres, à partager nos souffrances et nos joies. Je ne peux pas rester tranquillement sans broncher quand un être humain a été persécuté. C'est encore plus vrai quand il s'agit de quelqu'un qui est, comme moi, membre du Corps du Christ.

L'année dernière, vous et moi avons participé à un certain nombre d'événements qui commémoraient les vingt et un martyrs. Théologiquement et culturellement, il est difficile d'imaginer une plus grande distance au sein du Corps du Christ que celle qui sépare ma communauté anabaptiste, le Bruderhof, de l'Église copte orthodoxe. Mais il était intéressant de constater à quel point il apparaissait évident que nous formions un même corps. Par exemple, dans la tradition anabaptiste également, il existe une solide coutume de rappeler les récits des martyrs. Cela ne gomme pas les différences, mais elles me semblaient vraiment reprendre leur juste place.

Absolument. Il ne faut pas négliger les divergences théologiques. Mais cela ne veut pas dire que nous ne pourrions pas collaborer dans notre travail, comme l'ont fait l'Église copte et le Bruderhof au cours de l'année écoulée.

Nous avons évoqué la persécution. Mais notre foi subit une

autre pression, moins dramatique mais peut-être tout aussi dangereuse. Notre société libérée met en avant l'autonomie. Nous sommes supposés garder toujours une liberté de choix. En revanche, devenir disciple est une vocation que l'on ne choisit pas. On peut dire oui ou non, mais on ne définit pas en quoi cela consiste. Et quand nous répondons à cet appel, quand nous donnons entièrement notre allégeance au Christ, nous n'avons plus différentes options possibles. Répondre à l'appel à devenir disciple est-il plus difficile

aujourd'hui que dans les siècles précédents ?

Chaque époque a ses propres défis. Cependant, quand Sa Sainteté, le défunt pape Chenouda III, m'a envoyé pour exercer mon ministère en Angleterre, il a dit quelque chose qui m'a frappé. Il m'a dit que, dans les temps passés, le problème avait toujours été de choisir entre le bien et le mal, et que les gens choisissaient ce qui était mauvais. Tandis que maintenant, il existe un flou entre ce qui est juste et ce qui est mal. C'est le défi qui attend nos enfants et ceux que nous essayons d'atteindre. Maintenant, on considère que tout est relatif. Pour certains, de fait, plus rien ne saurait être considéré comme sacré.

En nous mettant au service de nos enfants dès leur plus jeune âge, en étant pour eux des guides, en leur montrant que nous ne sommes pas hypocrites mais que nous restons fidèles, nous transmettrons la foi. Si, dans ma prédication et dans ma conduite, le message du Christ reste fort et clair, je toucherai encore les gens. L'Esprit qui est en eux en gardera le désir ardent.

De nombreux chrétiens occidentaux semblent regretter le temps où le christianisme dictait à la société ses limites. Contrairement aux Églises occidentales, l'Église copte est minoritaire dans le paysage religieux, depuis des siècles. Que pourraient enseigner les expériences de l'Église copte aux Églises occidentales ?

Sans aucun doute, nous représentons une minorité numérique en Égypte. Les chrétiens coptes sont moins nombreux en Égypte que les musulmans. Mais nous refusons d'être catalogués comme une minorité. En ce qui nous concerne, qu'il s'agisse de nous en Égypte ou

des nombreuses autres communautés chrétiennes du Moyen-Orient, nous sommes les peuples autochtones des pays que nous habitons encore. Nous sommes la population indigène.

Quatre-vingt-dix pour cent des chrétiens coptes se trouvent toujours en Égypte. Il est évident qu'il s'agit d'un scénario très différent de ce que vivent les chrétiens en Syrie, en Irak, en Libye et dans les territoires palestiniens, où la grande majorité des chrétiens ont désormais quitté leur pays d'origine.

Quand on subit des pressions, la façon de vivre sa foi change. On risque moins de devenir indifférent ; le témoignage est donc plus existentiel et plus puissant.

Vous êtes un évêque – vous êtes donc un berger. Que signifie cet appel ?

Cet appel reste toujours prioritaire. Je m'engage à rester à la disposition des personnes dont j'ai la charge, dont je suis responsable. C'est ce qui me permet de continuer.

Les liens que j'ai noués avec les gens auprès desquels j'ai exercé mon ministère au cours des trente dernières années garderont toujours la priorité. Ils comptent sur moi, ils m'ont été confiés. Dans notre Église, nous avons un sens profond du ministère pastoral de proximité, où le prêtre ou l'évêque est un père. Non pas comme un père, mais vraiment un père spirituel. Cela signifie que nous ne prenons pas notre retraite, mais que nous mourons dans notre ministère. Lorsqu'un évêque est intronisé dans un diocèse, comme je l'ai été, il reste à son service toute sa vie.

Étant donné que j'ai débuté ici à Londres en tant que prêtre, les gens de nos paroisses s'adressent directement à moi. Mon bureau s'occupe de toutes les affaires extérieures, notamment de nos relations œcuméniques, de la défense de nos intérêts, etc. Mais ce qui est pastoral me parvient directement. Les gens m'appellent directement, ils s'arrangent avec moi pour un rendez-vous pastoral. Je fais encore des visites à domicile, j'entends toujours des confessions. Je baptise les enfants des enfants que j'ai baptisés lors d'une précédente visite. Cette stabilité est importante pour ceux qui bénéficient de notre ministère.

Dieu nous a confié la tâche de nous mettre au service de ses enfants. Cela fait une différence si nous répondons fidèlement à cet appel ou non. Plus nous

veillerons fidèlement sur notre troupeau, plus les gens deviendront capables de suivre vraiment le Christ dans leur vie et d'atteindre son Royaume.

Nous avons parlé de vocation. Mais il y a des gens qui estiment qu'ils n'ont pas de don à offrir – qu'ils n'ont pas reçu d'appel. Comment les encouragez-vous ?

Eh bien, tout d'abord, je leur dirais qu'ils ont tort. Tout le monde a reçu des dons. Notre Dieu est un Dieu généreux. Il nous aime comme ses enfants. Il nous offre des dons que nous ne méritons pas et que, de fait, nous n'avons pas gagnés, afin que nous les utilisions pour son Royaume. Si nous ne sommes pas capables de discerner ces dons, c'est que ceux qui nous entourent ne nous ont pas suffisamment aidés à les voir, ou alors que nous cédon à une ruse de Satan qui cherche à nous faire croire que nous n'avons aucune valeur, et donc à nous rendre inefficaces. En réalité, nous avons tous quelque chose à offrir, mais parfois nous n'arrivons pas à le voir par nous-mêmes.

Si nous voulons investir, nous prenons un conseiller financier. Si nous voulons être en forme, nous prenons un moniteur de conditionnement physique. Il en est de même en ce qui concerne notre spiritualité. Nous avons besoin de quelqu'un pour nous guider dans la vie de disciple. Ce sont ces gens-là qui nous aideront à discerner notre vocation, nos dons et la manière pour bien les utiliser. Ces gens-là nous demanderont des comptes si nous ne les utilisons pas, ou si nous ne les utilisons pas correctement. Nos familles, nos amis fidèles, nos directeurs spirituels, nos prêtres peuvent vraiment nous aider.

Nous avons toujours quelque chose à offrir. Même s'il s'agit des deux petites pièces de la veuve ou des cinq pains et des deux poissons du jeune garçon. Nous y sommes appelés. Cela signifie que nous avons la responsabilité devant Dieu de répondre à cet appel et de faire usage de nos dons. Même s'ils semblent insignifiants, c'est faux. Dieu est capable de faire de grandes choses grâce à eux par la bénédiction qu'il fait reposer sur eux. ➤

On a abrégé et modifié cet entretien, daté du 31 juillet 2019, pour en faciliter la lecture. Traduit de l'anglais par François Caudwell.

L'artiste de la mémoire

STÉPHANIE SALDAÑA

Un peintre chrétien Irakien conserve l'entrevision
d'un monde que la guerre a détruit.

Sami Lalu Jahola, *Une mariée de Qaraqosh*

L E 6 AOÛT 2014, les combattants de l'État islamique s'emparent de Qaraqosh, la plus grande ville chrétienne du nord de l'Irak.

Mères et enfants, prêtres et religieuses, ingénieurs, agriculteurs et musiciens, cinquante-mille habitants en tout, doivent fuir. Parmi eux, Sami Lalu Jahola un artiste ayant passé sa vie à peindre des œuvres sacrées pour les églises de la ville. Il s'échappe avec sa famille mais doit laisser derrière lui tous ses tableaux : ils seront systématiquement détruits par l'invasisseur.

Quand je l'ai rencontré trois ans plus tard, il était réfugié en Jordanie. De ses œuvres d'art, il ne lui restait qu'une collection de photos. Je m'imprégnais de ces images : Marie, Jésus, les saints particulièrement vénérés dans sa ville natale, les femmes de Qaraqosh vêtues de leurs costumes traditionnels. J'eus alors la révélation que la photo d'un tableau détruit pouvait

devenir une œuvre d'art en elle-même, comme le panorama d'une mémoire perpétuant le monde qu'elle avait peint, une beauté survivant à sa propre destruction. Les visages sur les photos devenaient d'autant plus saisissants qu'ils portaient le fardeau de ce qui leur était arrivé. J'en vins à penser que les photographies des tableaux originaux avaient érigé Sami Lalu au rang d'artiste accidentel de la mémoire – un témoin de ce qui est à la fois disparu et toujours présent. Comme l'écrivit le poète W. S. Merwin : « Ce dont vous vous souvenez est sauvé. »

C'EST EN CONVERSANT avec des réfugiés à Amman en Jordanie que je découvris incidemment l'existence de Lalu. Ils me révélèrent que dans leur quartier vivait, anonyme et caché, un des peintres les plus connus de Qaraqosh.

Stéphanie Saldaña est une écrivaine basée au Moyen-Orient auteur dernièrement de A Country Between (Sourcebooks, 2017). Elle habite à Jérusalem avec son mari et ses enfants.

La Charrue • Automne 2019



Ses peintures sacrées faisaient partie intégrante de leur enfance, elles étaient dans toutes les églises y compris au célèbre monastère de Mar Behnam et Sarah. Lors de l'invasion par l'État islamique, toute la famille de Lalu a été dispersée. Son épouse et lui ont trouvé refuge à Amman. Ses enfants ont fui dans d'autres pays.

La première fois que j'ai aperçu Lalu, il se dirigeait vers la station-service Total dans le quartier de Hachem al-Shomali où nous avons pris rendez-vous. Il marchait d'un pas lent et mesuré. C'était un homme d'environ quatre-vingts ans, les cheveux blancs, vêtu d'un costume noir malgré la chaleur torride. Il m'accueillit chaleureusement. Nous remontâmes la rue jusqu'à un portail qu'il ouvrit. Cela donnait sur un petit jardin, au bout duquel se trouvaient quelques marches que nous gravâmes pour arriver enfin dans un appartement minuscule et chichement décoré. Il était évident au premier coup d'œil que Lalu y habitait là de manière précaire. Sa femme Sabiha m'accueillit dans sa variante du syriaque, le dialecte araméen qu'elle et Lalu parlaient ensemble. Je remarquais quelques peintures récentes sur

Sami Lalu
Jahola,
Al-Hossat à
Qaraqosh
(photo-
graphie)

les murs. C'étaient ses nouvelles créations d'exil. Voilà comment débutèrent mes visites à Sami Lalu durant lesquelles il me raconta sa vie de peintre dans les plaines de Ninive en Irak durant des dizaines d'années.

« **QUI EST CETTE FEMME ?** »
dis-je à Lalu : la mariée que je regarde sur la photographie d'un tableau a attiré mon attention immédiatement, comme peinture, mais aussi comme document historique. Les yeux regardant au loin, la mariée semble radieuse. Elle est vêtue du costume traditionnel complet du village de Qaraqosh : un châle multicolore orné de bijoux en or, une chemise bleue, une tunique jaune, la *shoukta*, une écharpe jaune et noire portée pour les occasions festives. Elle porte par dessus un *shal* finement détaillé, brodé de fleurs, de familles se tenant par la main, d'oiseaux et de lignes colorées. Dans les plaines de Ninive, chaque village de chrétiens possédait son propre costume traditionnel pour les mariages et les jours de fête. Les femmes âgées portent encore le costume



traditionnel tous les jours. Le *shal* est une indication claire du village dont la femme est originaire. Cela l'identifie aussi sûrement que si Qaraqosh était inscrit en toutes lettres.

« C'est ma femme ! » me répond Lalu en plaçant la photo du tableau à côté du visage vieillissant de Sabiha pour que je puisse la reconnaître.

« À l'époque, j'étais plus mince, dit-elle en riant. C'est moi qui ai fait le premier pas, ajoute-t-elle. Je l'ai vu et je me le suis attribué ». Tandis qu'elle nous sert le thé, je réalise que leur langue est en danger de disparition. De temps en temps, le téléphone de Lalu sonne : c'est un de ses enfants, rétablis en France et en Australie. Un seul d'entre eux est resté en Irak. Lalu met le téléphone sur haut-parleur afin que leurs voix, lointaines et présentes à la fois, résonnent dans la pièce.

Je m'attendais à ce que ce soient les peintures religieuses de Lalu qui me captivent le plus mais ce furent en fait ses peintures de la vie quotidienne – des rappels douloureux que de telles vies peuvent s'arrêter pour toujours. Le costume traditionnel est récurrent dans l'œuvre de Lalu. Il me détailla la photo d'un tableau représentant des femmes vêtues de la robe traditionnelle de Qaraqosh marchant sous une arche monumentale en pierre, le même foulard jaune posé sur leurs épaules. Le *shal*, cette fois sans ornement, apparaît à nouveau dans un troisième tableau de villageois récoltant le blé. Dans un autre tableau, sa fille pose avec la toque ornée de plumes du costume traditionnel assyrien d'un autre village chrétien. C'est comme si Lalu avait su, avant même la guerre, qu'il était important de capturer la nature *intrinsèque* de son monde, ses costumes dans tous leurs détails avant qu'ils ne disparaissent avec le départ des chrétiens.

DE LA NATURE *intrinsèque* de ce monde, Lalu en fait remonter l'amour à son enfance. Né en 1942 à Qaraqosh, il voulut très tôt être artiste. « J'aimais dessiner à la maison, me dit-il. Je réalisais à quel point la vie était belle. Je voulais reproduire tout ce que je voyais ». L'un des évêques lui montra un livre de peintures de Michel-Ange, Raphaël et Da Vinci.

« Serait-ce possible pour moi ? » se demanda le jeune Lalu. Son père était tisserand. Dans le village, réputé pour son blé et son orge, beaucoup étaient agriculteurs. Difficile d'imaginer devenir un artiste dans ce contexte.

Sa famille l'encouragea pourtant et il put se rendre à Bagdad pour étudier la peinture, la sculpture et la céramique à l'Institut des Beaux-Arts. De retour à Qaraqosh, il devint peintre et le professeur de beaux-arts du village : « Ustez Sami » ou « Maître Sami », comme l'appellerait toute une génération d'étudiants.

À bien des égards, la tâche de Lalu était fonctionnelle. Qaraqosh, première ville chrétienne d'Irak, comptait sept églises catholiques, dédiées pour nombre d'entre elles aux saints préférés des habitants mais quasi inconnus en dehors de la région. Ces églises avaient besoin d'art pictural. Les prêtres commandèrent des affiches pour différents événements ainsi que des peintures de dévotion. Ces peintures de Lalu, que ce soit celle d'un saint, de la Sainte Famille, du baptême de Jésus, avaient un rôle simple : être ce devant quoi une prière pouvait être murmurée et une bougie allumée. Chaque fois qu'arrivait un nouvel évêque ou patriarche, Lalu était chargé de dessiner le portrait officiel. Lorsqu'il n'enseignait pas ou ne travaillait pas sur une œuvre religieuse, il peignait les membres de sa propre famille.

Les tableaux les plus en vue de Lalu étaient exposés au monastère de Mar Behnam et Sarah non loin de Qaraqosh. C'était un lieu de pèlerinage pour les chrétiens, les musulmans et les yézidis. Sarah et Behnam auraient vécu au IV^e siècle. Convertis au christianisme par Saint Mattai (Mathieu) après que Sarah eut été guérie de la lèpre, leur père le roi Sinhabib les fit exécuter. Se repentant, il se convertit plus tard à son tour et construisit un monastère sur le lieu de leur martyre. Ces saints étaient si vénérés dans la ville de Qaraqosh que beaucoup d'enfants portaient leurs noms. Dans la



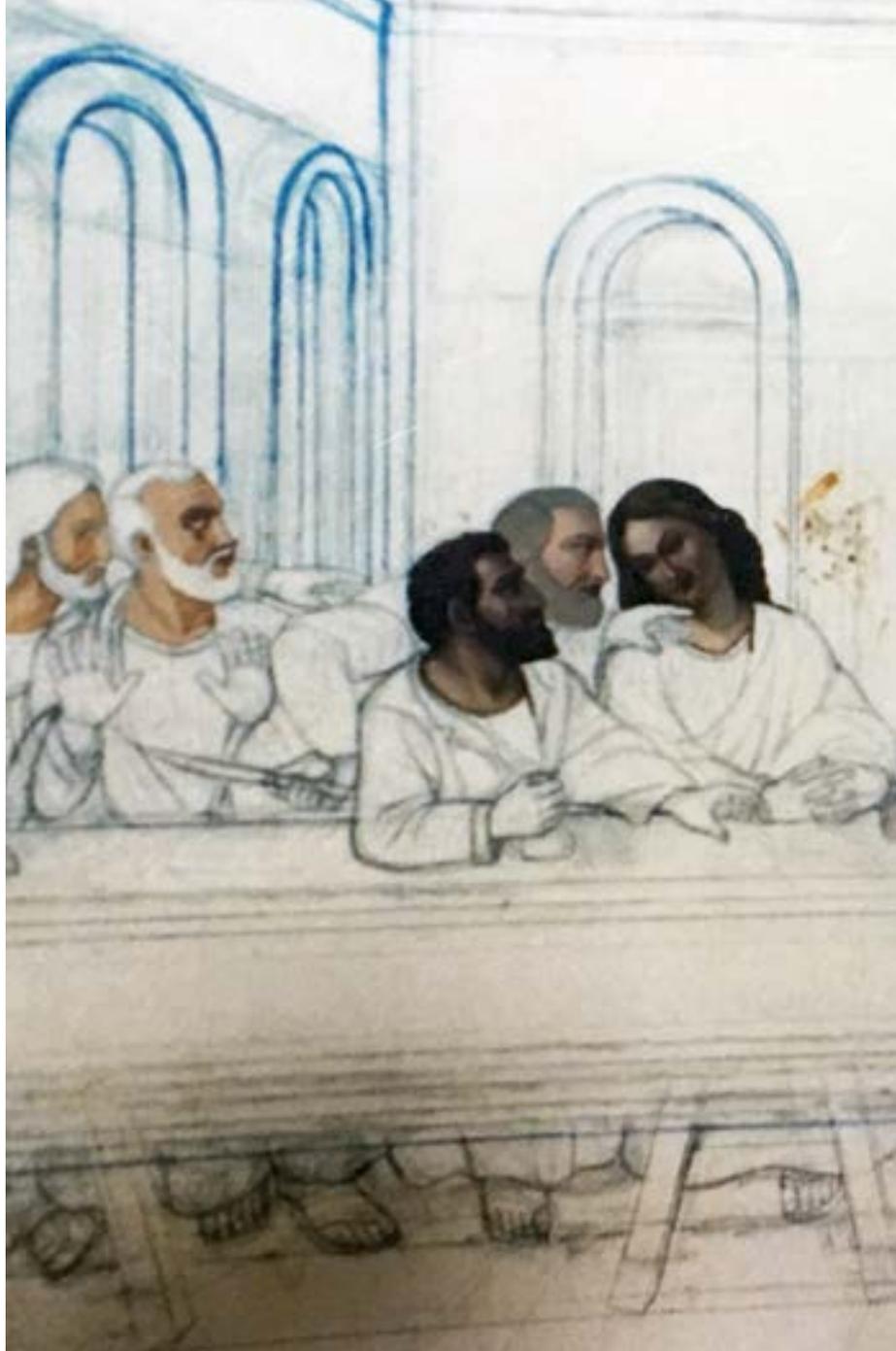
Sami Lalu
Jahola

ville même, une deuxième église leur était également dédiée.

Pendant des années, Mgr Francis Jahola, frère de Lалу, fut prieur du monastère. Ayant encouragé Lалу depuis son enfance, il lui commanda plusieurs œuvres pour le monastère. Pour l'enceinte extérieure, Lалу réalisa deux bas-reliefs en gypse blanc en s'inspirant de gravures plus anciennes – l'une de Mathieu baptisant Sarah, l'autre de Behnam à cheval. Pour l'église, il fit une peinture de la Cène, demeurant pour cela deux ans au monastère. Tout en s'inspirant de l'œuvre de Léonard de Vinci, il l'adapta au contexte rural irakien. Peignant d'après nature, il dressa tous les jours la table du dernier repas, disposant sur le bois d'olivier des gobelets en argile, des serviettes et du pain sans levain cuit dans le monastère. Il remplit l'arrière-plan d'un mur en pierre d'Irak.

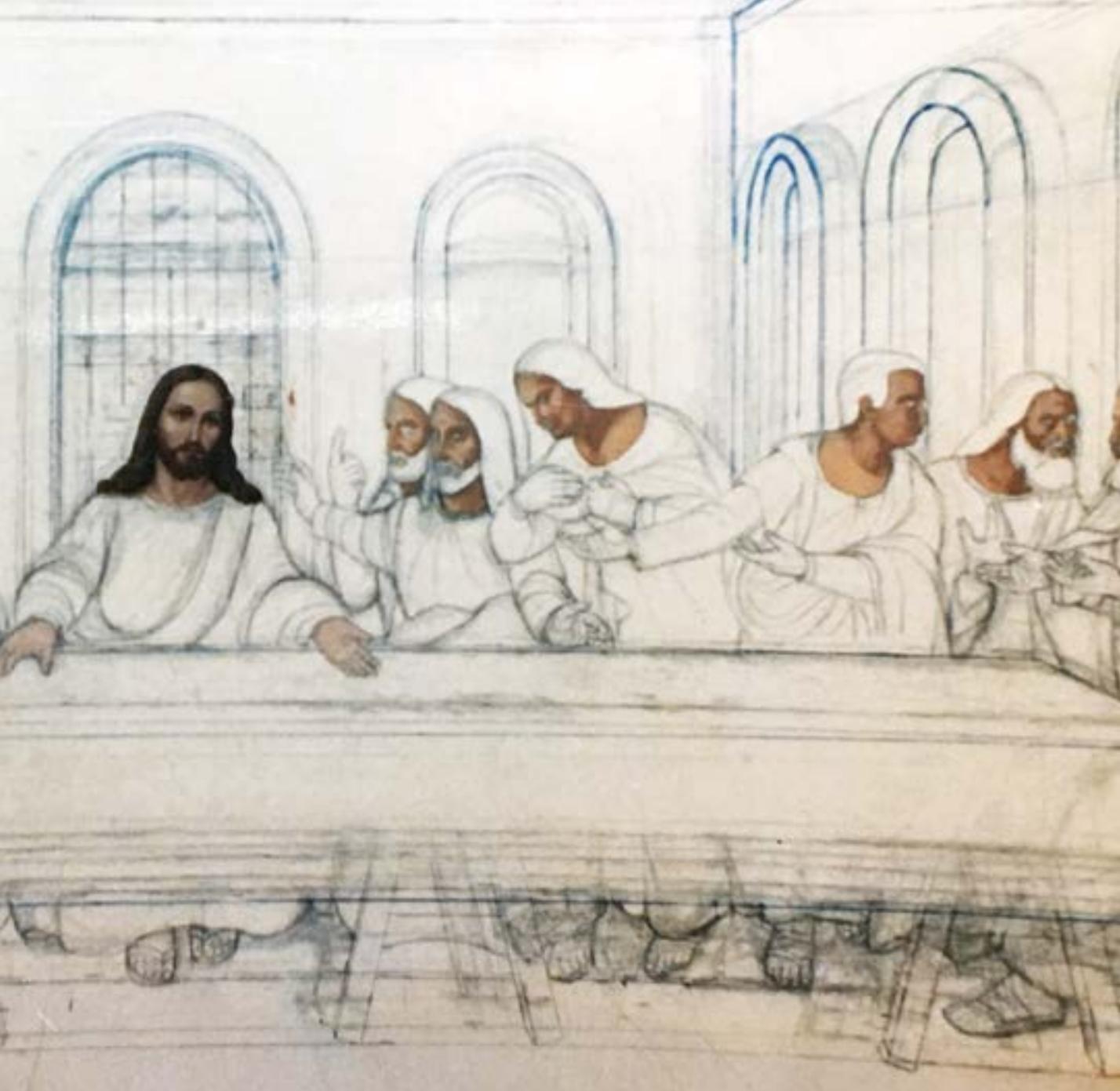
« J'ai passé deux ans à y travailler, me dit-il. Maintenant, c'est disparu. »

Idem pour sa peinture du baptême de Jésus, idem pour sa peinture de Marie à l'enfant inspirée d'icônes et accrochée autrefois dans une église de Mossoul. Regardant la collection de photographies, je reviens à maintes reprises sur ces peintures perdues. Lалу y a insufflé la piété quotidienne et la vie simple de tous les jours. Ces peintures rappellent peut-être un chagrin plus profond, la perte de ce que Karl Rahner, théologien jésuite, appelle la « théologie des choses quotidiennes ». Ce qui hante les exilés, ce ne sont pas les pertes les plus importantes, mais celles en apparence plus anodine : la marque de bénédiction qu'on n'inscrit plus au-dessus d'une porte, la robe qui ne sera plus portée pour un mariage, la bougie qu'on n'allume plus,



la tasse de café typique qui a disparue, le pèlerinage local perdu. Ses photographies montrent que le chagrin le plus accablant s'exprime le plus vivement dans des détails.

AUJOURD'HUI DES MILLIERS de chrétiens de Qaraqosh ont refait leur vie dans le monde entier, essayant de tout recommencer dans de nouvelles contrées. D'autres attendent en Jordanie, réfugiés espérant un visa. D'autres enfin ont pu revenir au pays pour reconstruire leur ville. Les



églises de Qaraqosh et de ses environs sont en cours de restauration, y compris le monastère. Cependant, nous ne pouvons pas ignorer que le christianisme est sur le point de disparaître en Irak.

La dernière fois que je suis allé rendre visite à Lulu, ses valises étaient faites. Lui et sa femme parlaient pour Melbourne, en Australie, retrouver trois de leurs enfants. Au cours de ses derniers mois en Jordanie, Lulu réalisa une œuvre ultime : un grand tableau de Mar Zeina, une autre sainte bien-aimée à Qaraqosh.

Lors de notre dernière rencontre, il m'a montré la photo de ce tableau. Mais ce n'était pas parce que le tableau avait été détruit. Non, Lulu l'avait remis à un exilé retournant à Qaraqosh, avec l'espoir que ce tableau trouve une place dans l'église de Mar Zeina, près de son ancienne maison et qu'en allumant une bougie devant le tableau de la sainte, les gens se souviennent aussi de lui. ➤

Sami Lulu
Jahola,
ébauche de
*La dernière
Cène*
(photo-
graphie)

Traduit de l'anglais par Pierre Kehoe



RACHEL PIEH JONES

Un amour plus fort que la peur

En pleine corne de l'Afrique et son mélange explosif de guerre, de maladie et d'extrémisme religieux, quelle différence une seule femme pouvait-elle faire ? Annalena Tonelli choisit en dépit de tout d'y rester – et trouva un moyen de vaincre la maladie la plus mortelle de l'histoire.

BRAHIM, UN GARÇONNET de trois ans souffrait à la fois de malnutrition et de tuberculose.

La police le découvrit mourant de faim dans le désert au nord-est du Kenya. Il s'agrippait et posait sa tête sur la poitrine de toute personne prête à le prendre dans ses bras. Annalena Tonelli, une Italienne travaillant en tant qu'enseignante à Wajir au Kenya, le recueillit chez elle à sa sortie de l'hôpital. Elle voulait aussi être à ses côtés durant les longues nuits afin qu'il ne meure pas seul.

La première fois qu'Annalena étendit Ibrahim sur un lit, il l'attira à lui pour qu'elle s'allonge près d'elle. Puis il posa sa tête sur son cœur. « Dieu seul sait ce que cet enfant a souffert, dit Antonella à une autre soignante. Il n'aspire maintenant qu'à la paix, un peu de bien être et la sécurité du battement d'un cœur maternel ».

La vie était cruelle à Wajir dans les années soixante-dix. Dans cette région reculée peuplée principalement de Somaliens, une étude de l'UNICEF avait conclu que l'eau était impropre à la consommation humaine. Les lions attaquaient les nomades isolés, les morsures de serpent venimeux étaient courantes. Il n'y avait pas d'électricité. Les températures atteignaient parfois quarante degrés. Les chutes de pluie étaient rares et quand elles survenaient, des inondations catastrophiques en résultaient. Les hôpitaux manquaient de personnel, d'équipement et d'approvisionnement. La tuberculose, la malaria, la typhoïde, le choléra et la dengue faisaient rage.

C'est en 1970 qu'Annalena choisit de déménager à Wajir pour y enseigner. Après une épidémie de choléra, elle choisit de se consacrer entièrement aux soins des enfants malades comme Ibrahim. Puis elle découvrit sa vraie vocation : soigner la tuberculose. Cette maladie infectieuse était (est encore) porteuse de stigmates indélébiles dans la population somalienne. Les personnes atteintes de tuberculose se refusaient à désigner leur mal par ce terme. Elles prétendaient n'avoir qu'une simple toux. En effet dès que la communauté apprenait qu'un de ses membres était atteint de cette maladie, il était mis à l'écart ou même abandonné. Nombreux étaient ceux qui préféraient mourir plutôt que d'être classés parmi les tuberculeux.

Dans les pays industrialisés, un grand nombre

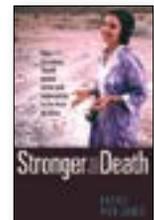
croit à tort que la tuberculose a disparu. Le Dr Paul Farmer a combattu la tuberculose à Haïti. Il le dit sans ménagement : « la "peste oubliée" a été oubliée car elle avait cessé d'inquiéter les riches ». Cela n'a commencé à changer qu'à partir de 2016 quand, pour la première fois depuis des décennies, on a vu une augmentation du nombre des cas aux États-Unis et quand l'année suivante dans le Minnesota, la tuberculose multi-résistante a causé la mort de plusieurs personnes. À la même époque, la Corée du Sud a promulgué des lois exigeant de chaque citoyen qu'il soit testé deux fois dans sa vie. À travers le monde, les médias révélèrent des faits choquants montrant que cette maladie de l'ère victorienne était toujours d'actualité.

En 2015, Le Docteur Onkar Sahota, président de la Commission de la Santé à Londres, déclara : « Nous croyons que la tuberculose est une maladie de pays en voie de développement ou une maladie appartenant à une époque révolue mais la tuberculose est une maladie d'aujourd'hui. Oui, c'était de toute évidence une maladie d'hier. Mais nous devons tout faire pour que ce ne soit pas la maladie de demain ».

QUAND ELLE DÉMÉNAGEA au Kenya, Annalena ignorait encore beaucoup de choses sur la tuberculose. Mais depuis son plus jeune âge, elle se sentait appelée par les malades, les pauvres et les exclus. Dans sa ville natale de Forlì en Italie, elle avait fondé le *Committee to Fight World Hunger* (comité pour lutter contre la faim dans le monde). Mais cela ne lui était pas suffisant. Elle découvrit l'existence d'un bidonville, Casermone, et se mit d'y passer de plus en plus de temps. Elle emmenait les enfants de Casermone chez le médecin, payait les frais de scolarité et se chargeait même de leur couper les ongles de pied. Si son téléphone sonnait et qu'au bout du fil une voix réclamait du bois ou du charbon pour se chauffer, Annalena répondait tout de suite à l'appel.

Elle exhorta ses amis et sa famille pour qu'ils l'aident. Attirés par son charisme de persuasion, ils répondirent présents. En particulier Maria Teresa, une amie qui, toute sa vie, partagera sa vision du service des autres et

Rachel Pieh Jones écrit à Djibouti où elle et son mari dirigent une école internationale. En octobre Plough va publier son livre *Stronger than Death: How Annalena Tonelli Defied Terror and Tuberculosis in the Horn of Africa*, duquel cet article est adapté. plough.com/StrongerThanDeath



restera à ses côtés. On lui demanda plus tard quelle avait été l'inspiration d'Annalena, elle qui avait reçu une éducation catholique et dont l'amour de Jésus était profond. « Gandhi, Gandhi, Gandhi » répondit-elle. Et elle ajouta : « Ce que Gandhi lui a enseigné c'est que pour aimer, il faut éduquer sa volonté à se débarrasser du moi et restreindre ses propres besoins. » Annalena évoquait le père spirituel de l'indépendance de l'Inde comme étant son « deuxième évangile ».

Au début des années soixante, alors qu'Annalena se nourrissait de la lecture des ouvrages de Gandhi, le catholicisme italien vécut un changement radical. Le concile Vatican II encouragea le dialogue avec les autres religions et mis au défi les laïcs de réaliser leur vocation missionnaire à la fois localement et mondialement. Plus besoin pour un croyant d'entrer dans les ordres ou devenir prêtre, ni même de travailler sous les auspices de l'église pour servir les pauvres et participer activement à la vie spirituelle de sa communauté. Cela correspondait au caractère indépendant d'Annalena, tout comme lui correspondait l'importance réaffirmée de l'action sociale en tant que forme valide d'apostolat. Son expérience à Casermone l'amena à chercher un lieu où elle pourrait consacrer le reste de sa vie au service des plus pauvres. Guidée par une amie, Pina Ziani, qui travaillait parmi les lépreux en Afrique de l'Est, Annalena se décida pour le Kenya. Pina l'aida à se procurer un emploi d'enseignante et Annalena quitta l'Italie en 1969.

« Les pauvres nous attendent » dit Annalena dans une de ses rares allocutions. « Les moyens de servir sont infinis, on peut en imaginer de toutes sortes. N'attendons pas qu'on nous dise comment servir. Nous inventons et nous vivons les nouveaux lieux et la nouvelle terre chaque jour de nos vies... Si nous ne vivons pas par l'amour, Dieu demeure sans Épiphanie. Nous sommes le signe visible de sa présence et le rendons vivant dans ce monde infernal où les apparences nous poussent à croire qu'il n'est pas présent. Chaque fois que nous nous mettons au chevet d'une personne blessée, nous Le rendons vivant. »

AU KENYA, Annalena s'affranchit des limitations et des structures de l'Église Catholique. Toutefois elle avait conscience de la nécessité d'être entourée d'une communauté qui pourrait la soutenir. Bientôt, Maria Teresa et cinq autres femmes se joignirent à elle. Le matin elles priaient et lisaient



Image reproduite avec la permission de l'auteur

« Les moyens de servir sont infinis, on peut en imaginer de toutes sortes. N'attendons pas qu'on nous dise comment servir. »

Annalena Tonelli

les écritures. Le reste de la journée, elles soignaient les malades. Elles construisirent un centre de physiothérapie et l'appelèrent le centre Farah, c'est-à-dire le centre de la joie.

Maria Teresa et les autres femmes s'occupaient de la réadaptation des personnes handicapées par la polio et des maladies infantiles. Étant toujours attirée par les plus pauvres et les plus exclus, Annalena tourna son attention vers les nomades somaliens atteints de tuberculose. Ils souffraient énormément du manque de prise en charge médicale, des superstitions et de la stigmatisation.

Une jeune femme, dont le nom a été oublié par l'histoire, est un exemple de ceux qu'Annalena a servi. Cette femme avait auparavant contracté la polio et allait bientôt mourir de la tuberculose. Annalena resta à son chevet au cours des dernières heures de sa vie. Et, bien que n'ayant pas de langue commune avec laquelle communiquer, Annalena déclara qu'elles se comprenaient.

La jeune femme avait un corps décharné par la maladie. Ses jambes, fines comme des allumettes, ne la portaient plus. On ne voyait plus que ses os au point que cela en était effrayant. Mais son visage était plein d'expression, une prise de conscience. Avec une pudeur digne, elle portait le voile noir des femmes mariées, selon les rites de son clan. Bien que divorcée, elle gardait la fierté d'une femme qui avait été mariée, épousée.

Par le regard et par des signes, elle demanda à Annalena de bien vouloir passer la nuit avec elle dans sa chambre. La femme toussait sans arrêt. Annalena s'assit à son chevet. C'était un de ces « moineaux de Dieu » l'une des expressions favorites d'Annalena pour décrire les malades, moineaux tombant à terre, négligés par leur propre communauté mais reconnus de Dieu.

Accablée de chaleur, Annalena se mit à somnoler, Luttant contre le sommeil, essayant de garder la tête droite, elle se mit à prier. La femme à ses cotes s'affaiblissait à chaque instant du fait de l'environnement étouffant et de la maladie. Annalena écrivit plus tard qu'elle « l'aimait avec une tendresse infinie ». Mais malgré tout cet amour, elle ne parvenait pas à garder les yeux ouverts durant cette longue vigile.

Le corps écrasé de fatigue, Annalena finit par s'abandonner au sommeil. Sa tête s'affaissa sur sa poitrine. De sous sa propre tête, la femme prit alors son oreiller sale et l'offrit à Annalena. Annalena ne refusa pas bien que l'oreiller soit contaminé.

Annalena se réveilla vers cinq heures du matin, prit la main de cette femme et lui sourit. « À la fin de ma vie, je dirais que j'ai juste été de passage dans ce monde, tenant la main des mourants et leur souriant avec tendresse », dit-elle plus tard. La lueur de la lampe à kérosène illumina le visage de la femme. Elle essaya de parler : « Dieu est... Au nom de Dieu, plein de grâce et de miséricorde...Va ! » Elle mourut.

Annalena écrivit : « Ces personnes doivent avoir une récompense extraordinaire au paradis tant elles ont souffert ici-bas. »

EN DÉPIT DE L'OREILLER contaminé et de sa proximité constante avec les malades, Annalena était rarement souffrante. Il lui arrivait d'avoir à lutter contre l'épuisement ou la malaria, mais elle ne fut jamais testée positive à la tuberculose. À l'hôpital de Wajir, Annalena commença à superviser l'administration des médicaments contre la tuberculose. Des amis en Italie lui envoyèrent des livres et des articles sur le contrôle de cette maladie et sur la thérapie combinée. Elle se rendit en Espagne et à Londres pour suivre des cours de médecine. Elle découvrit l'existence d'une thérapie à court terme encore au stade expérimental, qui pouvait en théorie ramener le temps de convalescence de dix huit à six mois. Étant donné que ce programme en cours de développement n'avait qu'un taux de réussite de 33 %, Annalena se dit qu'elle pourrait peut-être faire un peu mieux. Le traitement était simple et clair mais devait être scrupuleusement respecté : les patients devaient prendre les bons comprimés au bon moment.

Cela, Annalena était convaincue d'y parvenir.

La difficulté était de convaincre les nomades de rester en un même lieu le temps de la cure. Dix-huit mois ? Impossible. Mais six mois ? Si on lui donnait une bonne raison, il était dans l'ordre du possible de convaincre un nomade de rester. Mais pas dans un hôpital, sous un toit, emprisonné entre quatre murs de ciment. Pas sans sa famille et ses animaux. Pas sans se sentir autonome, digne et productif.

Si l'on arrivait à trouver le bon environnement pour les soins, le bon dosage de soins médicaux et de relations humaines, peut-être un nomade accepterait-il de rester. Annalena avait vécu à Wajir assez longtemps pour savoir ce à quoi les Somaliens attachaient vraiment de la valeur : l'Islam, la communauté et l'Indépendance.

Son idée était d'inviter les nomades sur les terres dont elle était propriétaire autour du centre Farah. Là, ils pourraient construire leurs propres huttes et y vivre avec quelques animaux et un ou deux membres de leur famille. Elle leur ferait signer un engagement par lequel ils ne partiraient pas avant six mois ou avant que l'analyse de crachat soit négative. Elle superviserait elle-même le dosage des comprimés et fournirait les repas. Elle construirait une mosquée et une école. Elle créerait de l'emploi pour les patients. Et par-dessus tout, elle les connaîtrait : leurs noms, leurs familles, leurs histoires. Elle écouterait leurs voix, les tiendrait



Les patients signaient un accord par lequel ils s'engageaient à rester au centre. Ils devaient également désigner un parent qui irait les chercher s'ils quittaient le centre prématurément.

par la main, et quand bien même leur souffle exhalaient la bactérie, elle les embrasserait fraternellement. Elle soignerait leurs plaies et leurs cœurs.

Avant que le Kenya ne puisse appliquer la nouvelle thérapie brève, le pays devait conduire une phase de tests. Il fallait être sûr que la méthode soit efficace et que le traitement ne crée pas de bactérie multi résistante. En avril 1976, Annalena demanda au ministère de la Santé du Kenya l'autorisation de conduire une phase test de contrôle tuberculitique à Wajir. Cela lui fut accordé. L'Organisation mondiale de la Santé et le Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés subventionnèrent le projet.

Il fallait choisir un nom. Annalena prit soin de ne pas employer le mot « tuberculose » (elle ne le fit jamais dans ses centres). Elle l'appela « Bismilla Manyatta », ou le village « au nom de Dieu clément et miséricordieux ».

Les malades arrivèrent avec leurs chameaux, leurs toiles de tente, leurs cordes et branchages pour

construire des huttes. Bientôt, on en compta une douzaine, éparpillée sur le sable autour du Centre Farah. Comme, il n'y avait pas de vrai mur de délimitation en dehors d'une haie d'arbustes et un panneau d'accueil, les huttes s'étendirent vers l'extérieur au fur et à mesure des arrivées.

On appliqua le nouveau traitement à tous les patients. Les arrivants étaient à des stades avancés de tuberculose. Au fur et à mesure qu'ils regagnaient du poids grâce à la thérapie et une alimentation nutritive, leurs dosages devaient être réajustés chaque semaine ou presque. Une fois leur hutte construite, les nomades étaient davantage enclin à rester mais Annalena devait quand même faire respecter l'accord qu'ils avaient signé de rester au centre. Ils devaient même nommer un parent qui pourrait les retrouver s'ils s'en allaient de manière anticipée.

En dehors de cet engagement, la pression qu'Annalena exerçait était davantage sur elle même

que sur ses patients. Une partie de ses fonctions était de superviser l'administration des médicaments, jusqu'à vérifier leur ingestion complète. Annalena tenait méticuleusement ses rapports et l'observation directe devint une part centrale du protocole de traitement.

Les gens se mettaient en file indienne devant la table où étaient posés les dossiers médicaux, les comprimés et de petites tasses d'eau ou de jus d'orange (qu'Annalena détestait elle-même car trop sucré). Un par un, ils avalaient leur comprimé. Si l'un d'entre eux était trop malade pour venir à la table, Annalena se rendait directement dans sa hutte. Parfois elle posait elle-même le comprimé sur leur langue. Elle supervisait l'administration de ces médicaments du matin au soir et du soir au matin, par rotations de quatre heures.

Les médicaments contre la tuberculose étaient gros et difficiles à avaler. Quand quelqu'un refusait de les prendre, Annalena restait à ses côtés jusqu'à ce qu'ils l'avalent. Parfois le malade était pris de haut-le-cœur voire de vomissements. Là encore, Annalena était là, leur apportant un verre d'eau ou une tranche de gâteau pour soulager leur estomac dérangé.

« J'étais avec eux au quotidien. Je les ai servis à genoux. Je suis restée à côté d'eux quand leur état empirait et qu'ils n'avaient personne qui prenne soin d'eux, qui leur offre un regard, les reconforte », dira Annalena. Au cours des trente-quatre années passées qu'elle a passées dans la Corne de l'Afrique, Annalena a eu des résultats remarquables avec un taux de guérison de 93 %.

Son travail était à la fois stimulant et épuisant. Un ancien musulman de Wajir fit don d'un terrain pour qu'Annalena puisse construire un ermitage, lieu de retraite où elle puisse se reposer et se revitaliser spirituellement. Elle rêvait d'y passer une année entière, mais le travail s'accumulait à son bureau. Les invités étaient si nombreux à Manyatta qu'elle priait et lisait la Bible le matin à l'aube pour ne pas être dérangée. Qu'il s'agisse de nouveaux patients, de patients vieillissants ou d'enfants mal nourris, tout le monde affluait pour lui demander quelque chose. Maria Teresa a décrit cela comme une « dichotomie déchirante entre l'appel du silence et l'appel des malades. Les pauvres l'arrachaient à son ermitage, vers leur enfer, mais elle savait que c'était Dieu qui l'amenait aux pauvres et les pauvres qui l'amenaient à Dieu ».

Elle allait à l'ermitage quand elle le pouvait et seulement si elle était certaine que personne n'était sur

le point de mourir. Ceux qui sentaient venir la mort tournaient leur lit dans en direction de la Mecque puis appelaient Annalena. « Ils voulaient que le Cheikh leur tienne une main et Annalena l'autre, m'a raconté Maria Teresa. Le Cheikh récitait le Coran et Annalena priait en silence. Ensemble ils accompagnaient le mourant jusqu'au seuil de la vie éternelle. C'est étonnant qu'un pur musulman ait souhaité qu'un infidèle soit à ses côtés dans cet instant ».

ANNALENA DEMEURA à Wajir jusqu'en 1985. Son rôle dans la révélation d'un massacre compromit sa sécurité. Elle n'eut plus la capacité de continuer sa mission. Le gouvernement kenyan refusa de renouveler son visa et l'expulsa. Elle déménagea en Somalie où elle créa de nouveaux centres de traitement de la tuberculose. Mais la violence reprit et le pays fut plongé dans la guerre civile. Annalena s'installa alors au nord de la Somalie dans la région relativement stable et paisible du Somaliland, et poursuivit sa mission auprès des malades.

Bien qu'Annalena soit aimée de presque tous, elle déplaisait aussi à d'autres. La présence d'une étrangère, chrétienne et humanitaire suscita de l'animosité. Par son travail même, elle attirait l'attention sur les faiblesses du système de soins de santé et sur les préjugés locaux. En 2003, elle remporta le prestigieux *Nansen Refugee Award* (prix Nansen pour les réfugiés), ce qui accrut sa visibilité en Somalie et à l'international.

Le 5 octobre 2003, Annalena effectuait comme chaque jour la tournée de ses patients. Après trois décennies au service des Somaliens atteints de la tuberculose et du sida, elle fut assassinée ce jour-là par des extrémistes islamistes, à Borama en Somalie, dans l'hôpital qu'elle avait fondé.

Je vivais à quelques rues de là. Mon mari, mes deux enfants et moi avions déménagé au Somaliland au début de 2003. Mon mari occupait un poste à l'Université Amoud à Borama. Bien que je n'aie jamais rencontré Annalena, connaître l'histoire de sa vie a changé ma façon d'appréhender la mienne.

L'ERMITAGE EXISTE toujours à Wajir. C'est une structure simple et sobre : de la terre battue entourée d'un mur, deux petites pièces et une terrasse au sommet d'une tour à deux étages. Certes, la végétation a poussé ainsi que les mauvaises herbes et on y a jeté des ordures. Mais les religieuses kenyanes

travaillant au centre Farah viennent encore ici pour prier, même si ce n'est qu'occasionnellement. On peut encore monter au sommet de la tour en gravissant l'échelle dont les barreaux de métal sont fixés dans l'encoignure. Suivant les traces d'Annalena, je gravis ces barreaux et j'arrive au sommet de la tour. Perchée là, les yeux dans le vague, je vois Wajir.

À l'époque où Annalena venait là, elle devait n'avoir sous les yeux qu'une étendue de désert et quelques rares acacias. La ville a grandi depuis et la vue est obstruée par les maisons et les bâtiments. Les minarets perforent le ciel. Sur des chemins de terre, les chameaux avancent lentement à travers la ville, conduits par de jeunes bergers portant leur bâton en bandoulière. Les puits, jadis à la périphérie de Wajir, en occupent maintenant le centre. Là où les marabouts d'Afrique, les nomades et leurs chameaux se partageaient les points d'eau, on voit maintenant des camions. Les camionneurs viennent laver leurs véhicules en pompant l'eau avec des générateurs électriques.

« Mon âme a soif de Dieu, le Dieu de ma vie ». Ici, dans cet endroit mis à la disposition des chrétiens par un musulman, entourée par la beauté austère du désert et la vie trépidante d'une ville en pleine croissance, j'entrevois une paix possible, l'éventualité d'un monde qui ne soit pas déchiré par la haine, la peur et l'isolement. Je comprends pourquoi Annalena s'est attardée en ce lieu. ➤

Traduit de l'anglais par Pierre Kehoe

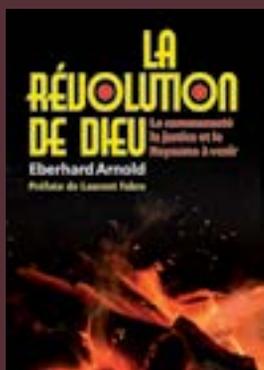


Photographie @ UNHCR/E. Parsons

Ceux qui sentaient venir la mort tournaient leur lit en direction de la Mecque puis appelaient Annalena.

La révolution de Dieu

La communauté, la justice et le Royaume à venir



Vous vous sentez impuissant à remédier à la cupidité et à l'injustice à tous les niveaux de la société ? Vous en avez assez des réponses qui ignorent – voire perpétuent – les causes fondamentales de la misère humaine ? Ce livre est un appel prophétique à une voie qui est entièrement différente. Le livre *La révolution de Dieu* contient des extraits des écrits d'Eberhard Arnold, théologien non conformiste qui a abandonné sa carrière et l'Église établie afin de vivre l'évangile. Mais prenez garde. Pour Arnold, la voie du disciple n'est pas une route vers un épanouissement religieux sans conséquence, mais une véritable révolution – une transformation qui commence à l'intérieur, par la purification du soi, puis qui s'étend pour englober tous les aspects de l'existence. Voici la réalité crue...



Le langage de la fragilité

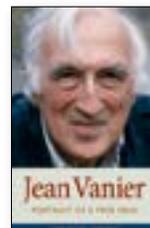
ANNE-SOPHIE CONSTANT

Jean Vanier, fondateur des communautés de L'Arche, est décédé le 7 mai 2019, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Dans cet extrait, le célèbre auteur spirituel, défenseur des faibles, reconnaît que les principaux membres de ses communautés, atteints de lourds handicaps physiques ou mentaux, ont encore beaucoup à lui apprendre sur lui-même.

EN 1980, Jean Vanier a décidé de renoncer à ses responsabilités de directeur de la communauté de L'Arche à Trosly, dans le nord de la France, pour prendre un congé sabbatique d'un an. En novembre de l'année suivante, il s'est installé à La Forestière, une maison de L'Arche pour des personnes lourdement handicapées, ouverte en 1978. C'était son rêve depuis longtemps.

Comme son nom l'indique, La Forestière se trouve en pleine forêt. C'est un bâtiment récent d'un étage, construit autour d'un patio central lumineux. Il est inondé de lumière grâce à de grandes baies vitrées qui donnent sur le jardin. Il y a une cheminée dans la grande salle. On peut s'y arrêter pour prendre une tasse de café ou pour la prière du soir. La petite chapelle possède un autel très

Anne-Sophie Constant a enseigné au Conservatoire National des Arts et Métiers de Paris jusqu'en 2012. Amie de Jean Vanier pendant des années, elle est l'auteur de : Jean Vanier, Portrait d'un homme libre, Albin Michel, mai 2019 (Jean Vanier: Portrait of a Free Man, Plough, août 2019). plough.com/jeanvanier



bas qui permet à une personne handicapée allongée sur les genoux d'un assistant assis par terre de voir ce qui se passe. L'atmosphère est paisible. Ici, les gens prennent leur temps ; la communauté semble vivre au ralenti. C'est un endroit où l'on a beaucoup de temps pour se rapprocher les uns des autres, au point qu'une personne aveugle et sourde pourrait toucher celui qui passe. Il faut beaucoup de temps pour baigner Éric – un résident au corps recroquevillé par le handicap et le désespoir. Lentement, on dénoue ses membres, on le laisse sentir la tiédeur de l'eau, jouer avec le savon, on le lave. On prend beaucoup de temps pour donner à manger à Lucien, pour qu'il puisse ressentir le plaisir de goûter, d'avalier, de humer la nourriture. On approche ces corps brisés avec respect et tendresse. Tandis qu'on essuie délicatement la salive qui coule sur le menton d'Henriette, un autre prend doucement la main de Loïc, qui vient de se frapper violemment le nez. On le retient sans dureté, respectant ce qu'il a essayé d'exprimer par ses gestes, le rassurant en lui montrant qu'il a été entendu et qu'il n'est pas seul.

À La Forestière, il faut apprendre à comprendre le langage du corps. Un langage de tendresse et de

fragilité. Le corps est exalté par le sport et la mode ; il est méprisé dans la maladie, la vieillesse et le handicap. Mais ce corps est, comme l'écrit l'apôtre Paul, un temple du Saint-Esprit. Un corps brisé est donc un temple brisé qui laisse plus facilement passer la lumière de Dieu. Jean Vanier a compris que l'Évangile est l'histoire d'un Dieu qui a choisi de naître sous une forme humaine, avec toutes ses blessures et ses fragilités :

La Parole ne s'est pas faite chair
comme on endosse un vêtement,
juste pour s'en débarrasser ensuite.

En elle, la chair devient divine,
le moyen par lequel la vie d'amour
qui est de Dieu,
qui est en Dieu,
se communique.

Cette vie n'est pas une idée
apprise dans des livres ou par des professeurs ;
elle est présence d'une personne à une autre,
le don total de soi à l'autre,
cœur à cœur,
dans une communion
d'amour.

Un amour difficile

JEAN VANIER

Vers la fin de sa vie, Jean Vanier, dans un entretien avec le pasteur anglican Nicky Gumbel, revenait sur la genèse de L'Arche en 1964.

Les personnes handicapées sont les plus opprimées de ce monde. J'ai visité une institution où quatre-vingts hommes étaient complètement enfermés, sans travail. Ils étaient assis, en cercle, remplis de violence, et ils criaient. Chose étrange, j'étais à la fois attiré et révolté.

Quand j'ai quitté la marine, je voulais vivre en communauté *avec* les pauvres et non pas *pour* les pauvres. Nous avons donc vécu ensemble. Ce fut une expérience extraordinaire et joyeuse. Ils étaient tellement heureux de sortir de cette institution ! Nous partagions une même table – nous allions acheter la nourriture, nous faisons la cuisine, nous mangions notre nourriture, nous faisons la vaisselle, et puis nous recommencions. D'une certaine manière, le message

de Jésus était au cœur de ce que nous vivions. Dans l'Évangile de Luc, Jésus dit : « Lorsque tu organises un dîner, n'invite pas tes amis, ta famille, ni tes voisins riches. Lorsque tu organises un *très bon* festin, invite au contraire des pauvres, des boiteux, des aveugles, des rejetés. » Il ajoute : « Si tu fais cela, tu seras heureux. » (Lc 14:12-14) C'est l'une des béatitudes secrètes de l'Évangile.

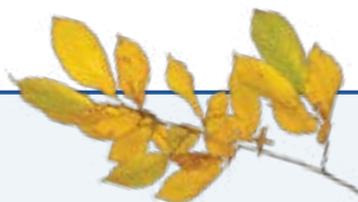
Quand vous êtes assis pour manger avec des gens, il se produit ceci : vous devenez des amis. Aristote dit : « Pour devenir l'ami de quelqu'un, vous devez manger un sac de sel ensemble », c'est-à-dire de nombreux repas. Quel plaisir nous avons ! Mais, quelque part, nous ressentions que le fait d'être ensemble devait

La rencontre des lépreux par François d'Assise lui permit de découvrir « une douceur nouvelle dans son corps et dans son esprit ». De même, La Forestière fut une nouvelle étape décisive dans la vie de Jean Vanier. Pendant un an, il a expérimenté le rythme de vie de ces hommes et de ces femmes gravement handicapés – par exemple, le rythme d'Éric, un adolescent de 17 ans, aveugle, sourd, incapable de marcher ou de se nourrir. Abandonné dans un hôpital quand il avait quatre ans, il était si désespéré du contact avec les humains qu'il s'agrippait de toutes ses forces à ceux qui passaient près de lui. Jean a découvert qu'Éric répondait à l'amour qu'il lui montrait. Jean l'a lavé, vêtu, nourri, calmé ; il l'a rassuré par des gestes montrant qu'il pouvait être aimé, que l'on pouvait s'attacher à lui. Quant à Eric, il a initié Jean à une nouvelle forme de paix. Jean écrit :

À La Forestière, tous les soirs, après le dîner, je mettais Éric en pyjama. Nous passions ensuite une demi-heure ou trois quarts d'heure à prier, tous ensemble, personnes handicapées et assistants, dans le salon. Je me suis souvent assis avec Éric sur les genoux; il se reposait. J'ai remarqué que je

me reposais avec lui. Je n'avais pas envie de parler. J'étais en paix, calme intérieurement. Lui aussi était en paix. Il se sentait bien. C'était un moment de guérison. Je retrouvais une harmonie intérieure.

Mais dans les moments où Eric se renfermait, quand il hurlait, se débattait, quand rien ne pouvait le calmer et qu'il était submergé par les ténèbres, Jean Vanier découvrait une porte ouverte à la détresse cachée, à la violence et à la peur enfouies dans son propre cœur. Il percevait un monde de chaos et de haine en lui-même, qu'il avait pris soin de masquer par son éducation et ses capacités intellectuelles, ou qu'il avait enseveli sous son travail et ses activités. Réfléchir à cette angoisse est un thème récurrent de la pensée de Jean. Il s'est rendu compte que c'était un élément incontournable de la condition humaine. « Les vaches ne font pas l'expérience de l'angoisse », disait-il en plaisantant. Confinée dans une partie secrète de notre être, l'angoisse peut resurgir, soudainement, engendrant la violence à la moindre souffrance. Jean dit qu'il la ressent encore en lui aujourd'hui, « comme une bombe prête à exploser, nous incitant à réclamer de l'aide ».



révéler le Royaume de Dieu. Le Royaume de Dieu est un lieu où les plus pauvres et les rejetés se rassemblent pour célébrer leur joie, parce qu'ils ont découvert qu'ils sont aimés par ceux qui les entourent et qu'ils sont aimés de Jésus. C'est une joie incroyable : ils ne réclament pas le pouvoir, ils ne veulent pas gagner davantage d'argent, avoir plus de succès, être valorisés – ils veulent simplement être heureux.

C'est ce que les gens remarquent quand ils viennent ici. Pourtant, à l'intérieur, on découvre la réalité de relations complexes, ainsi que tout le reste. C'est un lieu qui appartient au Royaume mais cela exige du travail. Ce qui apparaît comme quelque chose de beau comporte des difficultés ; nous devons nous mettre à l'ouvrage et découvrir qu'aimer n'est pas facile.

C'est très particulier d'aborder des personnes qui n'ont besoin que d'amour, c'est-à-dire des personnes handicapées. Elles n'ont pas besoin d'acquérir des connaissances ; elles ne peuvent pas passer des examens. Certaines ne peuvent même pas parler. Mais elles découvrent qu'elles sont aimées. Il y a un lien étroit entre les cris de ceux qui ont été rejetés, repoussés, humiliés – « Quelqu'un m'aime-t-il ? » – et la révélation que Dieu est amour. C'est une rencontre étrange et magnifique. ➔

Cette transcription de l'entretien réalisé en 2017 est un résumé quelque peu modifié pour plus de clarté. Utilisée avec la permission de Nicky Gumbel. Voir l'entretien complet sur plough.com/vanier-gumbel. Traduit de l'anglais par François Caudwell.



La découverte de sa propre violence intérieure lui a permis de reconnaître les points communs qui l'unissaient aux personnes handicapées mentales dont il s'occupait. Il ne les discernait pas auparavant. Il a eu l'impression d'être renversé d'un invisible piédestal – sa bonté. C'était humiliant, mais aussi libérateur. « J'ai été confronté à ma réalité profonde, à ma propre vérité... Je commence à être moi-même. Je ne joue plus à l'adulte, grand et puissant, qui recherche la première place, le succès et l'admiration. Je ne me soucie plus des apparences. Je m'autorise à être l'enfant que je suis, l'enfant de Dieu. »

À La Forestière, il n'est plus question de Jean Vanier et d'Éric – de l'adulte et de l'enfant malheureux. Il y a « deux enfants jouant au jeu de l'âme » ; un jeu qui, comme le dit le poète Pierre Emmanuel, nous relie aux « champs de l'éternité », là où les jaillissements de l'amour trouvent leur source surabondante. La communion – un autre mot pour l'amour – nous permet d'être

ensemble en Dieu, qui est Amour, qui nous unit et qui nous rassemble. Eric révèle ce mystère de paix et d'unité à ceux qui s'approchent de lui et qui prennent du temps avec lui, car il ne demande rien de plus. Il n'essaie pas de contrôler, de dominer ou d'utiliser quelqu'un.

Dans sa relation avec Eric, Jean Vanier a enfin pu comprendre cette phrase des Évangiles, entendue maintes fois : « Celui qui accueille en mon nom ce petit enfant, c'est moi-même qu'il accueille, et celui qui m'accueille accueille celui qui m'a envoyé. En effet, celui qui est le plus petit parmi vous tous, c'est celui-là qui est grand. » (Lc 9:48, version Segond 21) Jean partageait sa réflexion dans une lettre de nouvelles : « Tel est le mystère qui nous est révélé aujourd'hui à L'Arche : le plus pauvre nous mène directement au cœur de Dieu. Le plus petit guérit nos blessures, parfois en nous les révélant douloureusement. Cette guérison et cette expérience de Jésus et de son Père découlent d'un cœur à cœur, passent par une relation de confiance qui grandit entre nous ». ➤



Icône et miroir

Photoreportage sur les femmes de Voronej, Russie

POLA RADER

Toutes les photos sont signées Pola Rader. Avec autorisation.

LES CHRÉTIENS Orthodoxes Russes ont souvent une vision négative du féminisme. Malgré les avancées des droits des femmes en Russie depuis que les femmes ont obtenu le droit de vote en 1917, dans le monde de l'orthodoxie, les femmes jouent toujours un rôle strictement circonscrit.

Cette vision traditionnelle implique-t-elle une violation des droits des femmes ? La voix des femmes orthodoxes modernes se fait-elle entendre dans l'Église aujourd'hui ? Ces questions servirent de point

de départ à mon projet photographique, « Icône et miroir », dans lequel j'explore la relation entre une icône idéalisée de la Vierge Marie, d'une part, et d'autre part la façon dont sont traitées les femmes vivant actuellement dans la Russie actuelle.

J'ai choisi pour ma part de m'intéresser à Voronej, ville d'un million d'habitants au cœur de la Russie méridionale, où est apprécié le patrimoine des traditions orthodoxes russes – qui se transmet d'une génération à la suivante.

Un paroissien après la messe du dimanche. Toutes les photos sont des œuvres de l'auteur.

Pola Rader, photographe documentaire conceptuelle et cinéaste, exerce ses activités à Kiel (Allemagne). D'autres de ses travaux se trouvent sur polarader.com.

La Charrue • Automne 2019





Alla Lutskevich
et sa fille rendent
visite chez une
paroissienne



Varvara, 95 ans, la plus ancienne paroissienne de l'église Saint-Michel, chez elle



Une étudiante du séminaire théologique, dans l'atelier de peinture d'icônes

J'ai constaté que les femmes sont des leaders et des militantes éminentes dans les nombreuses organisations et communautés orthodoxes de Voronej. Depuis 2003, les épouses des prêtres orthodoxes d'ici ont contribué à façonner la vie du diocèse de Voronej en instituant un conseil des femmes, le seul du genre en Russie à ce jour. J'ai demandé les raisons de cet état de fait à Tatiana Volodko, une *presbytera* – épouse d'un prêtre – et membre de ce conseil (*voir page suivante*). « Dans d'autres régions, elles hésitent à se mettre en avant, je ne sais trop pourquoi », me dit-elle. « Les femmes sont trop passives. »

Cette passivité relève certainement d'une fausse

compréhension de l'humilité orthodoxe. La véritable humilité devrait venir de l'intérieur – la couronne de la vie chrétienne –, et non être imposée aux femmes par des traditions étroites qui les empêchent de participer à la vie de l'Église.

À Voronej, au moins, les femmes orthodoxes ne restent pas en retrait. Les femmes que j'ai photographiées sont remarquables par leur énergie intérieure et leur volonté de servir. J'espère que mes photographies sauront vous convaincre que les femmes de Voronej incarnent à la fois la féminité orthodoxe traditionnelle et l'esprit courageux d'une femme moderne. ➤



Après la messe du dimanche, sur le parvis de l'église



Tatiana Volodko, présidente du conseil des femmes

Mère Maria de Paris

JASON LANDSEL

PARIS, VERS 1932 : « Je me promenais sur le boulevard Montparnasse et suis tombé sur cette scène : devant un café, sur le trottoir, se trouvait une table ; sur la table était posé un verre de bière, et derrière le verre était assise une religieuse russe en robe monastique. Je l'ai regardée et décidé que je ne m'approcherai jamais de cette femme ». C'est ainsi que l'évêque orthodoxe Antoine de Souroge se remémore sa première rencontre avec Mère Maria Skobtsova.

Mère Maria, née en 1891 à Riga, reçut le baptême et le nom d'Elizaveta Pilenko. Son père mourut pendant son adolescence, ce qui la poussa à devenir athée. Elle déménagea avec sa mère à Saint-Pétersbourg, en Russie, où elle rejoignit les milieux socialistes et, à dix-huit ans, épousa Dmitri Kuzmin-Karaviev, un vieux militant bolchevique. Seulement trois ans plus tard, ils se séparèrent, peu avant la naissance de leur premier enfant.

Bien que déçue par les interminables théories de nombreux prétendus radicaux, Elizaveta, désormais poète reconnue, ne perdit jamais sa passion pour la justice sociale.

Peu à peu, cette passion la rapprocha de Jésus, mais elle ne cessa pas de prôner l'athéisme. Elle voyait en Jésus un homme opprimé, qui mourut héroïquement par amour pour les autres.

En 1917, la Révolution russe s'ouvrit sur les violents combats entre l'Armée rouge communiste et l'Armée blanche réactionnaire. Elizaveta, qui avait été adjointe au maire d'une ville rouge, fut capturée par l'Armée blanche et accusée d'être une révolutionnaire. Grâce à un juge compatissant, Daniel Skobtsov, elle échappa à la peine de mort. Elle lui rendit visite après le procès pour lui exprimer sa gratitude ; quelques jours plus tard, ils étaient mariés... Fuyant la Russie pour échapper aux bolcheviques, le couple s'installa finalement à Paris.

En 1926, mourut Anastasia, la toute jeune fille d'Elizaveta. Pendant qu'elle veillait sur elle, Elizaveta sentit qu'elle entrevoyait enfin les profondeurs de l'éternité et le sens de la repentance. Elle écrivit :

Maintenant, je veux suivre une voie authentique et purifiée. Non par foi en la vie, mais pour justifier, comprendre et accepter la mort...

Jamais aucune pensée ne se traduira par plus grande exhortation que ces quelques mots : « Aimez-vous les uns les autres » – à condition qu'il s'agisse d'un amour inlassable et inconditionnel. Alors, il illumine toute la vie, qui ne serait, sinon, qu'abomination et fardeau.

Cette année-là, elle se sépara de son deuxième mari et se consacra au travail social. Six ans plus tard, elle prononça ses vœux de religieuse orthodoxe et prit le nom de Maria. Mais bientôt, l'inquiétude spirituelle des chrétiens l'exaspérait autant que les théories de gauche. « La piété, la piété..., écrit-elle dans son journal, mais qu'avons-nous fait de l'amour qui déplace les montagnes ? »

Poussée par cet amour, elle initia ce qu'elle appela « le monachisme dans le monde », en fondant une maison d'accueil pour femmes sans abri.

La communauté connut une belle croissance, et Mère Maria rappelait souvent à ses sœurs que leur vocation était simplement de « donner avec le cœur », puisque « chaque personne est l'icône même de Dieu incarné dans le monde ».

En 1940, suite l'occupation de Paris par les forces nazies, Mère Maria rejoignit un cercle clandestin fournissant de faux papiers aux juifs parisiens.

En 1943, elle fut arrêtée et envoyée au camp de concentration de Ravensbrück. Les autres détenues témoignent qu'elle rassemblait régulièrement les autres femmes, pour les encourager et souvent partager avec elles ses rations alimentaires, au détriment de sa propre santé. Le Vendredi Saint 1945, elle fut sélectionnée, avec d'autres prisonniers malades, pour partir dans les chambres à gaz. Elle mourut le Samedi Saint, alors qu'on entendait au loin le grondement des canons de l'Armée Rouge, qui approchait. ➤

Jason Landsel est l'artiste de la série « Précurseurs » de La Charrue. Il a, entre autres, peint le portrait de Mère Maria (ci-contre). Pour plus d'informations à son sujet, lire Mother Maria Skobtsova: Essential Writings, éd. Jim Forest (Orbis, 2003). Traduit de l'anglais par Dominique Macabie.





Russell Bain, *Automne sur le Loch*

« Avec le dessin de cet Amour
et la voix de cet Appel ... Vite,
maintenant, ici, maintenant,
toujours – une condition de
simplicité complète (ne coûtant
pas moins que tout) Et tout ira
bien et toutes sortes de choses
seront bien »

De T. S. Eliot, « Little Gidding »

 La Charrue

LABOURER POUR QUE NAISSE UN MONDE NOUVEAU

www.editionscharrue.com

Plough Publishing House
Walden, New York, USA
Robertsbridge, East Sussex, UK
Elsmore, NSW, Australie